FRC I. 4903a
4903
Case FRC 10967

LES VICTIMES CLOITRÉES,

DRAME EN QUATRE ACTES,

ET EN PROSE;

Représenté, pour la première fois, au théâtre de la Nation, au mois de mars 1791.

Remis audit théâtre, le 2 ventose an III, et au théâtre de la République, le même mois.

Nouvelle édition, revue et corrigée.

PAR LE CITOYEN MONVEL.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, no. 51.

AN XI. — 1803.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

AVIS DE L'AUTEUR.

Peu d'auteurs, je crois, ont été plus que moi victime du brigandage littéraire et typographique, et en vérité je ne mérite pas cet honneur. On trouvait à voler des porte-feuilles bien plus riches que le mien. Pourquoi m'a-t-on donné la préférence? Je n'y conçois rien. Mais enfin, les Amours de Bayard, les Victimes cloîtrées, Raoul, Sire de Créqui, Sargines ou l'Elève de l'Amour, Philippe et Georgette, *ont été imprimés sans ma participation; et, ce qu'il y a de plus désagréable encore, c'est que tous ces ouvrages ont été défigurés. Les fautes y fourmillent, les lacunes sont fréquentes, peu de scènes qui ne soient tronquées, ou dont l'ordre ne soit interverti, des contre-sens grossiers, des incorrections sans nombre. C'est bien assez des torts qui m'appartiennent, sans que ces* Messieurs *me gratifient de leurs sottises. Les pièces ci-dessus énoncées vont reparaître, imprimées par le citoyen* BARBA, *et telles au moins que je les ai faites, sur-tout* les Amours de Bayard, ou le Chevalier sans peur et sans reproche, et les Victimes cloîtrées. *Ces deux drames ont paru absolument différens de ceux que j'ai composés, et qui ont été joués sur les théâtres de la Nation et de la République. J'ignore comment les pirates, qui me les ont dérobés, sont parvenus à se les procurer. Mais les copies qu'ils ont livrées à l'impression étaient bien infidèles. Je déclare donc que je ne reconnais pour être mes ouvrages, que ceux qui sortiront des presses du citoyen* BARBA, *et qui seront signés par moi; et que je poursuivrai juridiquement tout imprimeur, libraire, ou colporteur qui débiterait d'autres exemplaires de mes productions, que ceux marqués de mon seing et de celui de mon imprimeur.*

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-ALBAN.

Madame DE SAINT-ALBAN, son épouse.

M. FRANCHEVILLE, frère de madame de Saint-Alban.

DORVAL, jadis négociant, promis autrefois à Eugénie, fille de madame de Saint-Alban, depuis novice au couvent des Dominicains, et à la veille de prononcer ses vœux.

PICARD, vieux domestique, qui a vu naître M. Francheville et madame de Saint-Alban.

Le père LAURENT, supérieur des Dominicains, et confesseur de madame de Saint-Alban.

Le père LOUIS, Dominicain, jeune encore.

Le père ANASTASE, procureur, } du couvent
Le père ANDRÉ, célérier, } des
Le père AMBROISE, maître des novices, } Dominicains.

EUGÉNIE, jeune personne, enfermée dans un des cachots monastiques, que l'on nomme *vade in pace*, et qui habite un couvent, mur mitoyen de celui des Dominicains.

DOMESTIQUES de la maison de Saint-Alban.

TROUPE DE GARDES NATIONAUX.

La scène au premier et second actes se passe chez M. Francheville, et dans son cabinet; au troisième acte, elle est au couvent des Dominicains, dans une de leurs salles; et au quatrième acte, le théâtre, divisé en deux parties, représente deux cachots contigus; l'un, du côté gauche, dépend du couvent des religieuses, dont le mur est mitoyen du monastère des Dominicains, et l'autre appartient à la maison de ces pères.

LES VICTIMES CLOITRÉES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de M. de Francheville ; au-dessous d'un secrétaire est appendu le portrait d'une jeune personne.

SCENE PREMIERE.

PICARD, *seul.*

Il va donc revenir ! je vais donc le revoir, ce cher et bon Francheville que j'ai vu naître!.. Ah ! comme ce moment-là me tardait !.... Je veux qu'il trouve tout en ordre..... qu'il reconnaisse, à l'arrangement, au soin qu'on a eu de toutes choses, son vieil ami, son bon Picard.... Comme il va m'embrasser !.... et comme je le lui rendrai !.... Voilà des livres à remettre dans la bibliothèque.... Ce cher enfant ! je l'ai toujours regardé comme mon fils ; et je me disais, qu'il était encore tout petit : « Ce garçon-là aura de l'esprit, un » excellent cœur, il fera parler de lui dans le monde » ; et je ne me suis pas trompé.... Le voilà élu maire de notre ville, place honorable assurément, et qui prouve dans quelle estime il est parmi ses concitoyens.... Eh bien ! qu'est-ce que je fais ? le tapis de pied sur le bureau où il écrit !.... Le plaisir..... l'excès de la joie me tournent la tête, ils me la tournent, en vérité..... S'il m'entendait parler ainsi tout seul, il se moquerait de moi, j'en suis sûr..... il rirait..... Eh bien oui,

mon enfant, riez.... plaisantez-moi tant qu'il vous plaira... Mais il y a quinze mois que je ne vous ai vu, quinze mois que je soupire après le moment où je vous reverrai. Je n'ai personne ici à qui parler de vous, et j'en parle tout seul, parce que mon cœur a besoin de s'épancher; et que les paroles ne sont jamais perdues quand elles partent du cœur, et qu'on parle de ceux qu'on aime; riez à présent, riez, si cela vous amuse.

SCÈNE II.

PICARD, LES DOMESTIQUES.

PREMIER LAQUAIS.

Tout est arrangé là-bas, M. Picard; avez-vous quelques nouveaux ordres à nous donner?

PICARD.

Des ordres, mes bons amis! il ne m'appartient pas d'en donner. Je suis votre égal, homme de la maison comme vous; je ne donne point d'ordres, je prie.

SECOND LAQUAIS.

Notre égal?.... A la bonne heure, il est certain que la nature nous a tous faits les uns comme les autres, ni plus ni moins..... mais cependant le mérite met bien à tout cela quelque petite différence. Allez, nous nous connaissons, et nous savons vous connaître.... Il y a quarante ans que vous êtes dans la maison; vous avez vu naître M. Francheville, et sa sœur madame de Saint-Alban. On vous regarde ici plutôt comme un ami que comme un serviteur; on ne fait rien sans vous consulter; vous avez toute la confiance des maîtres..... C'est juste, au reste, et vous la méritez. Personne n'est jaloux, et il ne peut pas vous arriver autant de bien que nous vous en souhaitons.

PICARD.

Je vous remercie, mes amis, et j'espère que je serai toujours digne des bons sentimens que vous me témoignez. L'appartement de M. de Saint-Alban est-il prêt?

LA FEMME DE CHARGE.

Oui, et celui de madame aussi..... Oh ! à cet égard-là du moins, on n'aura pas lieu de nous quereller.

PICARD.

Est-ce que monsieur gronde jamais ?

LA FEMME DE CHARGE.

M. de Saint-Alban ? c'est bien le meilleur homme ! il n'y a pour la bonté que votre élève, M. Francheville, qu'on puisse lui comparer. Est-ce qu'il a jamais la force de se mettre en colère, d'avoir une volonté à lui ? S'il n'était pas si doux, si complaisant, si bon ; si une fois dans sa vie il avait su se faire obéir, nous n'aurions pas perdu notre aimable, notre charmant enfant.

PICARD.

Paix ! taisez-vous, ne parlez pas de cela.

LA FEMME DE CHARGE.

C'est plus fort que moi, M. Picard ; toutes les fois que je viens dans ce cabinet-ci, il faut que je lève les yeux sur ce cher portrait, qui nous représente si bien notre belle, notre adorable Eugénie ; et chaque fois que je la regarde, il faut que j'en parle, c'est plus fort que moi.

PICARD.

La voilà..... c'est bien elle.....

SECOND LAQUAIS.

Jeune, riche, belle, et mourir !

LA FEMME DE CHARGE.

Non, voyez-vous..... je vivrais des siècles, que je ne le pardonnerais jamais à madame de Saint-Alban.

PICARD.

Laissez cela.

LA FEMME DE CHARGE.

C'est ce Dominicain du couvent ici proche, son hypocrite de confesseur, c'est ce doucereux père Laurent qui est la cause de tout le mal.

PREMIER LAQUAIS.

Il n'aimait pas le prétendu d'Eugénie.

SECOND LAQUAIS.

Il ne pouvait pas souffrir M. Dorval ; je sais cela, moi.

LA FEMME DE CHARGE.

Et moi donc?.. on ne se cachait pas de moi, parce que, pour savoir leur secret, j'avais l'air de penser comme eux..... est-ce qu'il n'était pas toujours à lui dire.... *Une personne de votre qualité, une dame comme vous, peut-elle donner pour époux à sa fille un Dorval, un négociant, un homme de rien!... Songez donc au rang que vous tenez dans le monde, au rôle que vous y jouez.....* Il avait peur, en vérité, qu'elle oubliât les titres de noblesse qu'elle a fait acheter à son mari il y a six mois..... et certainement elle n'avait garde..... mais la voilà bien attrapée à présent que nous sommes tous égaux, que la noblesse est presque un péché..... Oh! je suis curieuse de la revoir, pour savoir comment elle aura pris cela.

PICARD.

Allons, allons, un peu de charité..... Madame a ses défauts, j'en conviens..... Mais sommes-nous parfaits nous autres? Elle ne pense, après tout, que comme pensait tout le monde il y a bien peu de temps. Pour qui étaient les dignités, les honneurs, les charges, les emplois? Pour la noblesse. A qui allaient, à grands flots, les richesses, les trésors de l'état? A la noblesse. Pour qui les privilèges, les jouissances, le plaisir et le bonheur? Pour la noblesse. Faut-il donc s'étonner si tout le monde voulait être noble?..... D'ailleurs, combien ce qu'a pu vous faire souffrir la vanité de madame de Saint-Alban; n'était-il pas adouci par l'affabilité de son époux, par les soins bienfaisans de son frère Francheville?

TOUS.

Oh! c'est vrai, cela; c'est vrai

PICARD.

Eh bien! en faveur des vertus du frère, et des excellentes qualités du mari, faisons grace aux faiblesses de la femme; songeons d'ailleurs qu'elle n'est coupable de noblesse que depuis deux jours, et ne la punissons pas comme si elle datait de cinq cents ans!

TOUS.

Il a raison, il a raison.

LA FEMME DE CHARGE.

Moi, j'aime madame de tout mon cœur ; car dans le fond elle n'est point méchante..... elle n'est qu'égarée..... elle a bien des défauts, mais je les lui passe..... parce que je suis bonne, et que je sais ce qu'on doit à son prochain.... Pour ce qui est de son confesseur, je le déteste..... vous aurez beau dire, M. Picard, mais je le déteste.

PREMIER LAQUAIS.

Le P. Laurent ! je ne puis pas le voir.

SECOND LAQUAIS.

En général, je n'aime pas le froc ; mais ce moine-là surtout, c'est mon antipathie !

PICARD.

Oh ! je vous abandonne le P. Laurent ; il ne me plaît pas plus qu'à vous. A la veille de son mariage, sans lui, la pauvre Eugénie n'eût pas été mise au couvent ; sans lui, elle vivrait encore..... Mais je crois, mes amis, que l'instant approche où notre cher Francheville.... Quatre heures.... il ne tardera pas à arriver. M. et madame de Saint-Alban ne pourront guère être ici qu'à sept heures ; je ne les attends pas plus tôt. Visitez la maison ; voyez par-tout, je vous en prie, que rien ne manque. Absens de nous depuis un an, que monsieur et madame s'apperçoivent que le temps et l'éloignement n'ont rien diminué de notre zèle.

TOUS.

Nous y allons, nous y allons.

PREMIER LAQUAIS, *à Picard.*

Et savez-vous des nouvelles de M. Dorval ?

PICARD.

Il est toujours ici près.... chez les Dominicains.... dans ce couvent où il s'était retiré, lorsque nous perdîmes Eugénie.

LA FEMME DE CHARGE.

Et sa raison est-elle revenue ?

PICARD.

Bien au contraire, hélas !.... puisqu'il s'obstine à prononcer ces vœux..... puisqu'il n'est point encore désabusé du P. Laurent.

SECOND LAQUAIS.

Ce pauvre M. Dorval!..... (*Il montre le portrait.*) Voilà pourtant son ouvrage; jamais portrait ne fut plus ressemblant.

LA FEMME DE CHARGE.

Et le moyen que cela fut autrement ? c'est un amant qui le traçait..... Comme elle était belle!.... Non, jamais, jamais je ne pardonnerai au P. Laurent. (*Elle sort.*)

PICARD, *au premier laquais.*

Portez, je vous prie, ces livres à la bibliothèque, j'irai les ranger.

PREMIER LAQUAIS.

J'y vais. (*Il sort.*)

PICARD, *au second laquais.*

On soupera de bonne heure; avertissez que tout soit prêt à huit heures au plus tard.

SECOND LAQUAIS.

Soyez tranquille. (*Il sort.*)

SCENE III.

PICARD, *seul.*

Ce sont de bonnes gens... mais la médisance.... Ah! il faut qu'elle aille toujours son train.

SCENE IV.

PICARD, LE PREMIER LAQUAIS.

LE PREMIER LAQUAIS.

Monsieur Picard, un religieux du couvent, qui est ici près, demande à vous parler.

PICARD.

Un religieux dominicain ?

LE PREMIER LAQUAIS.

Oh! ce n'est pas le P. Laurent, n'ayez pas peur; celui-ci a une physionomie qui prévient en sa faveur. Sur ce que

je lui ai dit que monsieur n'était pas encore arrivé, il m'a répondu qu'il serait bien aise de causer un moment avec vous.

PICARD.

Je vais le trouver.

LE PREMIER LAQUAIS.

Il est là. Entrez, mon père. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

PICARD, LE PÈRE LOUIS.

PICARD.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur ?

LE P. LOUIS.

On m'a dit que monsieur Francheville n'était pas encore de retour. Pourrais-je savoir de vous, monsieur, l'heure précise de son arrivée ?

PICARD.

Nous l'attendons de moment en moment... Mais l'heure où il arrivera... Vous savez, mon père, qu'en voyage on dépend des évènemens ; une poste mal servie, de mauvais chemins, des chevaux détestables, une roue, un essieu.... il arrive tant d'accidens !...

LE P. LOUIS.

Vous avez raison, mais il sera ici aujourd'hui ?

PICARD.

Nous l'espérons.... Mais vous avez quelque chose à lui dire ?

LE P. LOUIS.

Oui, il faut que je lui parle.

PICARD.

Attendez-le ici. D'après la lettre qu'il m'a écrite, il ne peut tarder.

LE P. LOUIS.

Notre supérieur ne me sait pas dehors. Je suis sorti sans permission... Il y aurait du danger pour moi à faire une trop longue absence.

PICARD.

Permission pour aller à deux pas ?... mais, c'est une chaîne que cela. C'est le P. Laurent, le confesseur de madame de Saint-Alban, qui est votre supérieur ?

LE P. LOUIS.

Oui, et il ne m'aime pas.

PICARD.

En vérité ?... Touchez là, vous serez de mes amis ;... vous devez être un honnête homme.

LE P. LOUIS.

Il me paraît que vous connaissez le P. Laurent ;... mais chut !... gardez-moi le secret.

PICARD.

Allons donc... On ne doit pas souhaiter de mal à son prochain... mais dans l'incendie qui dernièrement a consumé une partie de votre couvent, et dont quelques-uns de vos pères ont été les victimes... j'ai vu bien des gens qui regrettaient... suffit, je m'entends.

LE P. LOUIS.

Il était à la campagne, et n'a couru aucun danger.... Mais cet évènement pourrait en faire naître auxquels il ne lui serait peut-être pas aussi facile de se soustraire.

PICARD.

Que voulez-vous dire ?

LE P. LOUIS.

Je ne puis m'expliquer, et j'en aurai trop dit, peut-être, si je ne parlais à un honnête homme, à un homme prudent et discret.

PICARD.

Je n'en veux pas savoir davantage.... Mais vous qui me paraissez avoir des principes que l'on rencontre si rarement sous la robe que vous portez, comment avez-vous embrassé une profession qui, soit dit entre nous...

LE P. LOUIS.

Ne convient qu'à la paresse, à la nullité des talens, au plus vil égoïsme ?.... vous voyez que j'achève votre phrase... mon ami, l'homme ne dépend pas toujours de lui-même. Avant l'heureuse révolution à qui nous devons en France le rétablissement des droits de l'humanité, le despotisme s'at-

tendait sur tout, prenait toutes les formes, il avait gagné tous les états, il régnait jusqu'au sein des familles... parmi les pères même, on rencontrait quelquefois des tyrans, et mon malheur voulut que l'homme en qui je devais trouver soins touchans, protection, tendresse, que cet homme désigné par la nature pour être mon meilleur ami, livré tout entier à mes frères, ne voyant qu'eux, ne travaillant que pour eux, et concentrant sur eux seuls ces affections bienfaisantes que je devais partager avec eux, dès le berceau se montra mon ennemi, dès le berceau résolut mon malheur et ma perte, me négligea, se refusa toujours aux doux épanchemens de mon amour, et par des dégoûts de toute espèce, par les privations les plus dures, par une conduite enfin qui me fit perdre la raison, me força de renoncer au monde que je ne connaissais encore que par ses peines, me précipita dans un cloître et me contraignit à prononcer des vœux qui, en assurant ma fortune à mes frères, satisfaisait également son amitié pour eux, et sa haine pour moi... voilà mon sort, telle fut ma vocation.

PICARD.

Infortuné !... écartons ces idées qui renouvellent vos peines... espérez tout du nouvel ordre des choses... le flambeau de la raison ne luira pas vainement autour de vous... vos chaînes seront brisées; tout me dit que cet évènement est plus prochain que vous ne pensez.

LE P. LOUIS, *en embrassant vivement Picard.*

Que le ciel vous écoute !... je ne serai pas le dernier à l'en remercier... Mais permettez que je vous interroge ?... le bon M. Francheville, élevé par vous, m'a-t-on dit, et dont les vertus font votre éloge, Francheville aimait beaucoup, à ce que l'on m'a rapporté, un certain M. Dorval, homme charmant, spirituel, très-riche, négociant bien famé, qui venait fréquemment ici ?

PICARD, *montrant le portrait d'Eugénie.*

Il devait épouser cette jeune personne dont vous voyez là le portrait. Oui, mon élève... puisque vous voulez bien me faire les honneurs de son éducation, aimait beaucoup monsieur Dorval... Je suis certain qu'il l'aime encore.... Dorval

est un de ces hommes pour lesquels on ne peut jamais se refroidir.

LE P. LOUIS.

Je pense comme vous. Vous savez qu'il est dans notre maison?

PICARD.

La mort lui a ravi celle qu'il adorait; et le désespoir égarant sa raison, je ne le sais que trop, il s'est jeté dans votre couvent.

LE P. LOUIS.

Et c'est demain qu'il prononce ses vœux.

PICARD.

Demain?

LE P. LOUIS.

Oui, le père Laurent, qui s'est emparé de l'esprit de monsieur Dorval, a trouvé le moyen d'abréger son noviciat. Dorval, toujours plongé dans la mélancolie, n'envisageant le monde qu'avec horreur, regardant comme le bien suprême la certitude d'habiter à jamais un lieu, voisin de celui qui renferme la cendre de l'objet qu'il aime encore; (car vous savez qu'un mur mitoyen nous sépare seul du couvent....)

PICARD.

De ces religieuses qui ont reçu les derniers soupirs de notre pauvre Eugénie, je le sais... Il est sous la direction du père Laurent, ce couvent-là.

LE P. LOUIS.

Oui... sous sa direction... c'est tout dire.

PICARD.

Eh bien, mon père, M. Dorval?

LE P. LOUIS.

Il seconde lui-même les vues de notre supérieur; il presse avec ardeur l'instant où il perdra sa liberté, où il faudra que, renonçant à lui-même, il s'asservisse pour jamais aux caprices, aux ordres arbitraires, au joug tyrannique d'un homme rarement sensible, souvent injuste, et livré presque toujours aux passions du monde, qu'il caresse dans son cœur, et qu'il punit dans tout ce qui l'environne.

PICARD.

Vous connaissez bien vos confrères, à ce qu'il me paraît... Et c'est demain que ce pauvre M. Dorval... tant d'amabilité, de lumières, d'esprit, une fortune si considérable... ensevelir tout cela dans un cloître.

LE P. LOUIS.

L'amabilité, l'esprit, les lumières ne sont pas ce qui l'ont fait desirer de ceux qui nous gouvernent..., Mais il est immensément riche.... et c'est ce qu'on n'ignorait pas.

PICARD.

Fort bien.

LE P. LOUIS.

Mais M. Francheville n'arrive point; et si l'on s'apperçoit au couvent que je suis sorti.... il faut absolument que je vous quitte. J'aurais bien voulu cependant parler à M. Francheville!

PICARD.

D'un instant à l'autre, il peut être ici... Mais ce que vous avez à lui dire... ne pourais-je pas?...

LE P. LOUIS.

Mon ami, il faut que je lui parle.... l'heure me presse.... obtenez de lui, aussitôt après son arrivée, qu'il se transporte à mon couvent.... que je puisse le voir au moins avant la fin du jour. Ce que j'ai à lui dire est d'une importance!... c'est M. Dorval qu'il s'agit d'obliger. M. Francheville demandera le P. Louis.

PICARD.

Le P. Louis!... je m'en souviendrai.

LE P. LOUIS.

Adieu. Ne dites pas que vous m'avez vu. Je n'ai pas besoin de vous recommander le secret sur la manière dont je vous ai parlé de notre supérieur.

PICARD.

N'ayez pas d'inquiétude. On n'est pas arrivé à mon âge sans savoir apprécier ce qu'il faut dire, ou ce qu'il faut faire.

LE P. LOUIS.

Adieu, M. Picard.

PICARD.

Mon père, je vous salue..... (*Il le reconduit jusqu'à la porte.*) traversez le jardin pour n'être pas vu.... Descendez.... là, ... fort bien.

SCÈNE VI.

PICARD, *seul.*

Allons, en voilà un qui ne sera pas fâché si ce qu'on nous mande de Paris est mis à exécution..... je crois qu'il aura bientôt changé d'habit..... Ce P. Laurent, avec son œil en dessous, sa mine composée..... et son ton mielleux.... un couvent de religieuse à côté du sien..... nulle autre séparation qu'un mur mitoyen..... tout cela m'a bien l'air..... Ah! Picard! Picard! ce que vous dites là n'est pas charitable..... Mon dieu! mon dieu! qu'on a de disposition à mal parler de son prochain..... Mais qu'est-ce que c'est ?.... j'entends du bruit..... on parle haut sur l'escalier..... Le tumulte redouble..... serait-ce monsieur ?

SCENE VII.

(*Les portes s'ouvrent, les domestiques entrent en foule, et crient à Picard.*)

PICARD, LES DOMESTIQUES.

LES DOMESTIQUES.

Le voilà, le voilà, M. Picard; voilà monsieur.....

PICARD.

C'est lui! c'est lui! et je suis ici!.... courons, courons.....

SCENE VIII.

(Picard court au-devant de M. Francheville, qui paraît environné de tous ses gens. Il en reçoit les marques du plus tendre attachement, et leur témoigne toute sa sensibilité.)

M. FRANCHEVILLE, PICARD, LES DOMESTIQUES.

PICARD.

Vous voilà, monsieur! à la fin, vous voilà! Soyez le bien venu.

M. FRANCHEVILLE.

C'est toi, mon bon Picard..... Bonjour, mon vieil ami; comment te portes-tu?

PICARD.

A merveille, monsieur, à merveille; et vous?

M. FRANCHEVILLE.

Bien, mon ami, bien; enchanté de vous revoir tous, mes enfans.

TOUS.

Et nous donc, monsieur, et nous?

LE PREMIER LAQUAIS.

Vous avez fait un bon voyage, monsieur?

M. FRANCHEVILLE.

Excellent.

LA FEMME DE CHARGE.

La traversée a-t-elle été longue?

M. FRANCHEVILLE.

Longue et pénible..... près de deux mois.

LA FEMME DE CHARGE.

Vous devez être bien fatigué?

M. FRANCHEVILLE.

Moi? pas du tout; est-ce que je ne suis pas fait à la peine?

LA FEMME DE CHARGE.

N'importe, on n'est pas de fer... mais vous vous reposerez ici.... nous aurons bien soin de vous. C'est un songe quasiment de vous voir.... Ce pauvre cher homme ! savez-vous bien qu'il y a près de deux ans que vous nous avez quitté ?

M. FRANCHEVILLE.

Oui, mes amis, je me suis bien apperçu que vous me manquiez, et c'est avec un plaisir bien vif que je me retrouve au milieu de vous. Mon frère et ma sœur ne sont pas encore arrivés ?

PICARD.

Ils ne tarderont pas; je suis sûr qu'avant une heure ils seront ici, ils ne voudront pas certainement être des derniers à vous féliciter sur votre nouvelle dignité.

M. FRANCHEVILLE.

Je dois de véritables actions de graces à mes concitoyens... Ordinairement on oublie les absens; ils ont daigné se souvenir de moi.... ils m'ont élu maire de notre ville....

PICARD.

Vous n'auriez pas eu la préférence si l'on eût connu un plus honnête homme.... Mes amis, monsieur peut avoir besoin d'être seul; il nous reste là-bas bien des choses à faire, et je crois qu'il serait à propos....

LE PREMIER LAQUAIS.

Je me charge de vuider la voiture.

LA FEMME DE CHARGE.

Je vais vous aider.

LE SECOND LAQUAIS.

Si monsieur souhaite quelque chose, nous sommes là.

M. FRANCHEVILLE.

Picard va rester avec moi.... Allez, mes amis; je rapporte des pays lointains de quoi vous prouver que le temps et la distance ne vous ont point effacés de ma mémoire.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

M. FRANCHEVILLE, PICARD.

PICARD.

Vous êtes toujours le même; vous vous oublieriez pour ne vous occuper que des autres.

M. FRANCHEVILLE, *s'asseyant.*

Et sans les autres que ferais-je de moi? Se faire aimer, c'est jouir; et pour goûter ce bonheur, il faut savoir aimer soi-même..... Mais viens donc ici que je t'embrasse.

PICARD, *l'embrassant.*

Ah! que voilà un moment qui me fait de bien!

M. FRANCHEVILLE.

Sais-tu qu'il y a bien long-temps que je ne t'ai vu, bien long-temps que tu ne m'as grondé!....

PICARD.

Ah! grondé!

M. FRANCHEVILLE.

Oui, oui, quelquefois.... tu me vois toujours haut comme cela.... mais tu as raison; car avec les meilleures intentions du monde, il m'arrive de faire de fréquentes sottises.

PICARD.

Je suis encore à m'en appercevoir.... mais ce n'est pas assez que vous ayez toujours raison, il faut que vous empêchiez vos amis d'avoir tort; vous ne devez pas vous contenter de faire toujours bien, il faut que vous sauviez les autres du danger de mal faire.

M. FRANCHEVILLE.

Explique-toi?

PICARD.

Ce digne homme, cet homme aimable, votre meilleur ami, M. Dorval....

M. FRANCHEVILLE.

Tais-toi..... je ne voulais pas te parler d'Eugénie..... je m'efforçais d'écarter tout ce qui pouvait nous rappeler un souvenir si cher!

PICARD.

Je ne dirai plus rien.

M. FRANCHEVILLE.

Ah! il n'est plus temps!... tu as commencé.... achève. Oui, parlons d'elle, parlons de ma fille, de mon aimable et malheureuse Eugénie.... nous l'avons donc perdue!

PICARD.

Il y a près d'un an.

M. FRANCHEVILLE.

Ah! ma sœur! ma sœur! pourrez-vous jamais vous le pardonner?

PICARD.

Il n'y avait pas six semaines que vous étiez parti, que madame suppose la nécessité d'un voyage à Paris. M. de Saint-Alban, qui n'a jamais osé la contredire, y souscrit... mais, « on ne peut pas emmener Eugénie, on ne le peut » pas ». Son père demande timidement quelle raison s'y oppose.... Il y a là un confesseur qui de l'œil et de la tête semble dire que la chose est impossible; et *cela ne se peut pas*, est l'unique réponse que reçoit M. de Saint-Alban. On part. Mademoiselle est au couvent. Ce pauvre M. Dorval! il se désespérait! Je le consolais de mon mieux, mais j'eus bientôt moi-même besoin de consolation.... Mademoiselle est incommodée... la maladie fait des progrès rapides. Elle est contagieuse... défense d'approcher d'Eugénie... Je m'obstine, je veux la voir.. Elle est morte.. trois jours..trois jours à peine, et cette pauvre Eugénie est dans la tombe! j'en pensai perdre la raison.... j'écris dans l'instant à Paris.... Madame... Ah!... il faut lui rendre justice.... Aussitôt qu'elle eut appris cette nouvelle affreuse, elle revint en ces lieux.... Elle était inconsolable, et nous crûmes qu'elle suivrait sa fille au tombeau. Pour M. Dorval, je ne vous peindrai point son désespoir; mais ce que je n'ai jamais conçu, c'est que le père Laurent avait toute sa confiance. C'est dans le sein de celui dont les conseils l'avaient séparé d'Eugénie.... qu'il fut déposer le poids de sa douleur et chercher des consolations... Enfin j'apprends que M. Dorval renonce au monde, et c'est demain, monsieur, demain, qu'il prononce ses vœux.

M. FRANCHEVILLE.

Demain, Dorval! grand dieu!

PICARD.

Un religieux, un des pères de la maison qu'il a choisi, sort d'ici dans l'instant : il voudrait vous parler. Il a l'air d'un honnête homme; ce qu'il prétend vous dire est, m'a-t-il assuré, de la dernière importance. C'est de M. Dorval qu'il veut vous entretenir.... Il vous attend à son couvent... Vous demanderez le père Louis.

M. FRANCHEVILLE.

J'y cours, je ne souffrirai pas.... Dorval! Je veux savoir....

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, PREMIER LAQUAIS.

PREMIER LAQUAIS.

Monsieur, monsieur.... voilà M. et madame de Saint-Alban; la voiture entre dans la cour.

M. FRANCHEVILLE.

Ma sœur! Je vole dans ses bras.... Elle a reconnu ses torts.. elle a pleuré sa fille.... Cette idée me réconcili avec elle.... O ma pauvre Eugénie! Mais cette image trop frappante renouvellerait les douleurs de sa mère....

(*Il tire un rideau sur le tableau.*)

Dérobons à ses regards tout ce qui nous reste de l'objet le plus cher... Picard, j'irai trouver Dorval.... je lui parlerai... je saurai l'arracher... Mes amis !.. souvenez-vous de bien recevoir madame de Saint-Alban. Elle a de l'orgueil, je le sais, de fausses idées de piété, un entêtement ridicule pour son adroit et rusé directeur; mais le cœur est bon et demande grace pour les torts de l'esprit.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONSIEUR DE SAINT-ALBAN, MADAME DE SAINT-ALBAN, M. FRANCHEVILLE, PICARD, LES AUTRES DOMESTIQUES.

Mme DE SAINT-ALBAN *en habit de voyage, et se jetant dans un fauteuil.*

Ah! quel tumulte! quelle cohue! quelle joie bruyante! je me sauve ici, j'espère qu'ils ne m'y poursuivront pas....

M. DE SAINT-ALBAN.

Mais, ma femme....

M. FRANCHEVILLE.

Mais, ma sœur....

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ah! ciel! quoi, les voilà encore!

PICARD.

Non, madame, vous ne vous déroberez pas aux témoignages de notre tendresse....

LA FEMME DE CHARGE.

Vous ne rejetterez pas les preuves de notre affection....

PREMIER LAQUAIS.

De notre plaisir....

SECOND LAQUAIS.

De notre amitié....

Mm DE SAINT-ALBAN.

De leur amitié? et depuis quand sommes-nous si bons amis?

M. DE SAINT-ALBAN.

C'est leur cœur qui parle....

M. FRANCHEVILLE.

De bons cœurs, qui vous aiment....

PICARD.

Il y a près d'un an que nous ne vous avons vue....

LA FEMME DE CHARGE.

Et quand on est si long-temps loin de ceux qu'on aime....

PREMIER LAQUAIS.

Il est tout simple de leur témoigner qu'on a du plaisir à se retrouver près d'eux.

Mm DE SAINT-ALBAN.

Soit, mais ce plaisir-là peut se marquer d'une manière un peu plus respectueuse.... Je vous sais gré de ce que vous appelez votre amitié.... mais je ne suis pas faite encore à l'espèce d'intimité que vous voulez établir entre nous.... Allez, mes enfans, allez vaquer à vos devoirs, cela sera beaucoup plus à sa place que la joie désordonnée à laquelle vous vous livrez en ce moment.

LA FEMME DE CHARGE, *à M. Franeheville.*

Vous ne nous avez pas reçus comme cela, monsieur!

PREMIER LAQUAIS, *en s'en allant.*

Voilà de l'amitié bien récompensée!

SECOND LAQUAIS.

Nous nous en corrigerons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PICARD.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Qu'est-ce qu'il dit?

M. DE SAINT-ALBAN.

Il dit, madame, ou du moins il doit penser qu'on aurait tort de vouloir être aimé, quand on ne fait rien pour l'être.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Oh! je sais bien, monsieur, que vous leur avez rendu leurs caresses....

M. FRANCHEVILLE.

Et moi aussi, ma sœur.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Pour vous, mon frère, je n'en doute pas.

M. FRANCHEVILLE.

Et vous me rendez justice.

Mme DE SAINT-ALBAN.

C'est sans doute par vos conseils qu'ils viennent d'essayer avec moi les prérogatives de l'heureuse égalité qui règne à présent entre nous.

M. FRANCHEVILLE.

On ne conseille pas l'impulsion du cœur. Je les ai enhardis à vous exprimer la joie que leur inspirait votre retour. Si j'avais prévu votre accueil, je leur aurais donné des avis tout contraires.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Picard, le P. Laurent est-il prévenu de mon arrivée?

PICARD.

Je l'ignore, madame....

Mme DE SAINT-ALBAN.

Est-ce qu'on n'a pas tous les jours été s'informer de sa santé?

PICARD.

Elle n'a souffert aucune altération, madame.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Le ciel en soit loué! Allez de ce pas lui dire que je suis ici, et que je ne pourrai jamais le voir assez tôt.

M. FRANCHEVILLE.

Ne craignez rien, ma sœur, il ne se fera pas attendre.

(*Picard sort.*)

SCÈNE III.

M. ET Mme DE SAINT-ALBAN, M. FRANCHEVILLE.

Mme DE SAINT-ALBAN.

J'ai frémi lorsque j'ai appris l'accident affreux qui a livré aux flammes la sainte maison qu'il habite.

M. FRANCHEVILLE.

Le dommage a, dit-on, été considérable. Une aile entière du couvent, et celle précisément où demeure votre directeur, a été la proie de l'incendie.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Le saint homme a prié, et la flamme a cessé ses ravages.

M. DE SAINT-ALBAN.

Le saint homme était absent, ma chère amie, et les secours publics ont seuls arrêté l'incendie.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Plaît-il, monsieur?

M. FRANCHEVILLE.

Laissons là le père Laurent, et permettez-moi, ma sœur, de vous faire remarquer qu'il y a près de deux ans que je ne vous ai vue, et que vous ne m'avez pas encore embrassé.

Mme DE SAINT-ALBAN.

C'est l'incroyable explosion de tendresse de vos gens et des miens, qui seule m'attire ce reproche... Vous savez bien, mon frère, que je vous aime toujours.

M. FRANCHEVILLE.

J'ai besoin quelquefois que vous m'en assuriez.

M. DE SAINT-ALBAN.

Vous avez tort, Francheville; les sentimens de ma femme à votre égard ne sont pas équivoques.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Eh! croyez qu'il n'en doute pas... mais il faut qu'il gronde, c'est un besoin pour lui. (*Elle apperçoit sur une table l'écharpe nationale que porte le maire d'une ville.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

M. FRANCHEVILLE.

C'est mon écharpe.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Comment, votre écharpe?

M. DE SAINT-ALBAN.

Eh! oui... c'est la décoration d'un maire de ville.... Vous savez bien qu'il a été élu.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ah! je l'avais oublié... des choses comme cela...

M. FRANCHEVILLE.

J'espère que vous allez me féliciter d'une distinction aussi honorable.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Mon frère, sous.... ce que vous appelez l'ancien régime, vos richesses auraient pu vous procurer des distinctions un peu plus brillantes... Mais alors vous vous piquiez de philosophie; alors vous regardiez l'ambition comme un vice affreux, comme un tourment insupportable... alors vous chantiez les douceurs d'une modeste obscurité; vous nous répétiez sans cesse, d'après Voltaire....

Trop heureux les mortels inconnus à leurs maîtres!

Et à présent la mairie d'une petite ville vous paraît une place honorable! A présent l'ambition vous gagne? La fantaisie vous a pris de jouer un rôle dans le monde.... et quel rôle encore!... En vérité, vous êtes bien changé!

M. FRANCHEVILLE.

Oui, très-changé, ma sœur.... Oh! vous avez raison. Sous cet ancien régime, dont vous ne parlez qu'avec un si tendre regret, je n'ai voulu rien être, parce que je ne pouvais être qu'un instrument de despotisme, un esclave décoré, qui, à sa honte, autant qu'à prix d'argent, eût acheté le droit de tourmenter d'autres esclaves, le privilège de mentir à la nature qui nous a créés tous égaux, et la noble prérogative de vivre oisif du travail et de la sueur du pauvre.... J'en demande pardon à votre mari, qui est un honnête homme, un homme sage, que j'estime, que j'aime; mais je n'eusse jamais eu, comme lui, pour complaire à ma femme, la faiblesse d'échanger mon antique, ma bonne et modeste roture, contre une noblesse vénale que méprisait le peuple, et que les grands tournaient en ridicule.... Non, ma sœur, si le despotisme existait, jamais je n'aurais rien été; mais à présent je desire être quelque chose; à présent j'ai une patrie, je ne vois autour de moi que mes semblables; je vis parmi mes frères, ils travaillent pour moi, je dois travailler pour eux. Ce ne sont point les honneurs que je cherche, c'est le bonheur d'être utile. Je refuserais un emploi lucra-

tif, j'ambitionne une place pénible. Je n'ai pas besoin de richesses, mais j'ai besoin de remplir mon devoir... Quant à mon amour-propre, oui, je l'avoue, il est flatté du poste auquel on vient de m'élever. J'étais à dix-huit cents lieues, absent depuis vingt mois, et l'on ne m'a pas oublié; mes concitoyens, d'un sentiment unanime, m'ont décerné un honneur qui prouve leur estime et l'espoir qu'ils ont conçu de moi.... si l'orgueil était quelquefois tolérable, je crois que, dans ce moment, l'on pourrait m'excuser d'en avoir.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Quelle petitesse! d'honneur, je ne vous reconnais pas. Ces suffrages auxquels vous devez votre nouvelle dignité, vous ont été accordés par des gens dont l'estime est, en vérité, un tribut bien flatteur!

M. FRANCHEVILLE.

Ce sont des bons citoyens, des hommes.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ah! voilà le grand argument de la philosophie.... des hommes, vos égaux, n'est-ce pas? vos semblables.

M. FRANCHEVILLE.

Oui, mes semblables... oui, mes égaux... et les vôtres, ma sœur; car en dépit des titres de noblesse que vous avez achetés hier, nous sommes, vous et moi, de la même famille.

M. DE SAINT-ALBAN.

Mon frère, laissons cette discussion; après une aussi longue séparation, nous devons avoir autre chose à nous dire.

Mme DE SAINT-ALBAN.

M. de Saint-Alban a raison... Vous savez que nos principes à cet égard ne se sont jamais trouvés d'accord, et que même nous nous étions promis de ne jamais traiter cette matière.

M. FRANCHEVILLE.

Ce n'est pas moi qui ai commencé. Oui, nous devons avoir après une fâcheuse absence, des sujets d'entretien plus doux, et qu'une tendre amitié doit rendre inépuisables.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ah! mon frère! je vous revois avec bien du plaisir. Votre présence ici, mon cher frère, eût été pour mon cœur une bien douce consolation.... Vous savez nos malheurs ?... vous savez tout ce que j'ai perdu ?

M. FRANCHEVILLE.

Ma sœur! écartons cette idée....

M. DE SAINT-ALBAN.

Ah! Francheville! c'est une source éternelle de pleurs.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Eugénie! Eugénie!

M. FRANCHEVILLE.

Ma sœur! mon cher frère!... Je ne condamne point vos larmes... Les miennes sont prêtes à s'y mêler... malheur aux ames insensibles!...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE P. LAURENT, PICARD.

PICARD.

Le P. Laurent....

Mme DE SAINT-ALBAN, *se levant avec précipitation et courant au-devant du religieux.*

Ah! mon père, que vous venez à propos! vos pieux conseils peuvent seuls me rappeler à la résignation qu'un souvenir trop cher combat aujourd'hui dans mon ame.

LE P. LAURENT.

Dieu seul connaît les vœux que, chaque jour, j'ose humblement lui adresser pour vous, madame, et pour votre digne époux. Dans cette crise fatale où l'on paraît vouloir anéantir cette auguste noblesse dont vous faites partie, cette noblesse, l'espoir et l'honneur de la France, à chaque instant, depuis votre départ, je conjure le ciel de veiller sur vous, d'écarter loin de vous et les complots des méchans, et l'esprit de vertige qui semble s'être emparé de tous les malheureux Français, et les pièges cachés de l'éternel en-

nemi des hommes, dont de hardis novateurs ne font aujourd'hui qu'accomplir les desseins.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Je n'ai jamais douté de l'intérêt que vous prenez à moi, mon père...

M. DE SAINT-ALBAN.

Je vous remercie, monsieur, de celui que vous me témoignez... Mais je vous supplie de ne pas l'étendre jusque sur des choses qui ne peuvent plus même être d'opinion. Séparons la cause du ciel d'avec la cause de la patrie. Dieu, dont un homme de votre état se croit en droit d'être l'organe, Dieu seul connaît le secret des cœurs, lui seul dirige les ressorts qui nous font mouvoir, et nous devons penser que ce qu'il permet est toujours ce qui convient le mieux à l'ordre général.

LE P. LAURENT.

L'ordre général, monsieur !... lorsque tout ordre est anéanti. Quand la majesté des rois, la sainteté des tribunaux, quand le culte même, quand la religion...

M. FRANCHEVILLE.

Rien n'est anéanti, monsieur; tout subsiste, mais sous d'autres formes.... le despotisme n'est plus, il est vrai.... Quant aux tribunaux, des juges nouveaux s'élèvent, et leur saint ministère ne sera plus souillé de ce vil intérêt qui, si long-temps, en dégrada les fonctions. Vous parlez de religion ?... nous aurons toujours celle de l'honnête homme, cette religion innée qui ne consiste point dans des fables absurdes, dans des préceptes minutieux, dans l'intolérance, le fanatisme et la superstition, mais dont l'essence est d'aimer son semblable, de l'aider de tout son pouvoir, de le défendre aux périls de sa vie, de faire le bien, de fuir le mal, et de ne résister jamais au cri de sa conscience... Vous voyez que nous aurons toujours une religion... On pourra remonter, et je sais qu'on se le propose, à la source des richesses immenses, accumulées par les ministres d'un culte dont le modeste auteur vécut et mourut pauvre... Peut-être rappellera-t-on à leur institution primitive ceux que nos préjugés en ont trop écartés ; je sais que l'on peut trouver étrange l'existence de ces hommes

qui promettent à Dieu d'abjurer l'humanité, de vivre et de mourir inutiles à leurs semblables, de contrarier en tout le vœu de la nature, et de renoncer à la société pour en dévorer la subsistance... ceux qui vivent d'abus, je le sais, peuvent craindre de les voir détruits : mais l'esprit qui opérerait de si grands changemens ne serait point un esprit de vertige ; cette réforme ne serait point un œuvre de ténèbres, et l'éternel ennemi des hommes, pour parler votre langage, ne doit pas être soupçonné de leur suggérer ce qui peut les conduire au bonheur.

LE P. LAURENT.

Je ne repondrai point à cela, monsieur. Je n'ai pas le bonheur de vous plaire, je m'en apperçois depuis longtemps, et ce que je dirais vous serait toujours suspect..... puis-je demander à madame la cause du trouble où j'ai cru la voir quand je suis entré dans cet appartement?

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ah! mon père!..

LE P. LAURENT.

Vous sentiez, disiez-vous, votre résignation prête à succomber.....

Mme DE SAINT-ALBAN.

Nous avons parlé d'Eugénie....

LE P. LAURENT.

Et votre ame sensible s'est émue... ah! quelle perte! et qui pouvait mieux que moi connaître le mérite de cette intéressante personne. Chargé par vous de la guider dans la voie du salut, personne n'a pu mieux juger de la pureté de son ame.... mais celui qui dispense et les biens et les maux, celui qui ne veut pas que nous mettions trop d'attache au bonheur fugitif dont on jouit sur la terre, celui qui nous instruit par les privations à n'élever nos yeux que vers l'éternelle félicité, Dieu, en vous éprouvant par la douleur, a couronné les vertus de votre fille. Dans les pleurs que vous versez, vous goûtez au moins la douceur de penser que, dégagée des peines de la vie, libre des pièges tendus sans cesse à l'innocence, arrachée aux dangers de perdre en un moment le fruit d'une piété soutenue et d'une conduite exemplaire, Eugénie, à présent, et

pour jamais heureuse, vous attend au séjour de la paix et du parfait bonheur.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Cette idée seule, et vos consolations, ont pu calmer mon désespoir....

LE P. LAURENT.

Notre cœur est bien fort quand il n'a point de reproche à se faire; et dans le malheur dont vous ressentez l'atteinte, du moins vous avez pu vous dire...

M. DE SAINT-ALBAN.

N'a-t-on rien à se reprocher, mon père, lorsqu'on cède à des conseils dangereux?....

M. FRANCHEVILLE.

Lorsque l'on obéit à des inspirations perfides, à une piété mal entendue....

Mme DE SAINT-ALBAN.

Que dites-vous donc, messieurs?

M. DE SAINT-ALBAN.

Je dis que j'ai perdu ma fille.

M. FRANCHEVILLE.

Et que quiconque a pu vous suggérer le plan que vous avez suivi, et qui nous coûte notre Eugénie, est le plus méchant, ou le plus stupide de tous les êtres.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Vous vous emportez, mon frère.... vous oubliez....

LE P. LAURENT.

Hélas! madame, ce n'est pas vous que l'on accuse, c'est moi. La prévention, l'injustice, je dois tout souffrir sans murmure, ma religion me l'ordonne. J'ai, pour me consoler, au milieu de tant d'afflictions, la voix de mon cœur, votre témoignage, madame, et le ciel qui connaît la pureté de mes intentions.... Permettez-moi de me retirer; je vois que ma présence déplaît ici; et prévenu, comme je l'étais, de l'inimitié que l'on m'y a vouée, je me serais dispensé d'y paraître, si mon attachement pour madame, et les instances d'un homme respectable et malheureux, ne m'en eussent imposé la loi.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Non, mon père, vous ne me quitterez point. D'autres peuvent être injustes envers vous; mais je ne le serai jamais... Quel est cet homme auquel vous vous intéressez? que puis-je pour lui?

LE P. LAURENT.

M. Dorval...

M. FRANCHEVILLE.

Eh bien?

M. DE SAINT-ALBAN.

Parlez?

Mme DE SAINT-ALBAN.

Est-ce de lui dont il est question?

LE P. LAURENT.

Le temps de ses épreuves est enfin expiré... c'est demain qu'il prononce ses vœux.

M. DE SAINT-ALBAN.

Dorval? demain?

M. FRANCHEVILLE.

Il est donc vrai?

Mme DE SAINT-ALBAN.

De quel bonheur il s'apprête à jouir!

LE P. LAURENT.

Mais avant de renoncer pour jamais au monde, avant de briser entièrement les liens qui l'ont enchaîné long-temps à la société, il demande, il implore la faveur, la grace de voir encore une famille respectable, qui n'avait pas dédaigné de le choisir pour fils.

M. DE SAINT-ALBAN.

Ah! qu'il vienne!

M. FRANCHEVILLE.

Qu'il vienne..... nos bras lui sont ouverts.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Mais non, arrêtez... Je ne vois pas qu'il soit si nécessaire...

LE P. LAURENT.

La véritable piété est toujours compatissante.....

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ah! vous avez raison. Nous ne pouvons nous dispenser de le recevoir... Allez le chercher, mon père, et dites-lui...

LE P. LAURENT.

Il est ici... il m'attend dans l'appartement voisin ; je n'ai pas osé, sans vous en prévenir...

M. FRANCHEVILLE.

Ah ! courons...

LE P. LAURENT.

Non, restez...

M. DE SAINT-ALBAN.

Picard, Picard...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, PICARD.

PICARD.

Monsieur...

M. FRANCHEVILLE.

Amenez-nous M. Dorval...

M. DE SAINT-ALBAN.

(*Picard sort.*)

Courez.

LE P. LAURENT, *retenant toujours M. Francheville qui veut aller au-devant de Dorval.*

Ah ! monsieur, quel ami vous êtes !... Heureux celui qui peut vous inspirer de pareils sentimens.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DORVAL, PICARD.

PICARD, *en annonçant.*

Monsieur Dorval.

M. FRANCHEVILLE, *s'élançant vers lui.*

O mon ami !

M. DE SAINT-ALBAN, *le pressant dans ses bras.*

Mon fils !

M. DORVAL, *sous l'habit de novice.*

O tout ce que j'ai de plus cher, il m'est donc encore permis de vous revoir, de vous presser contre mon cœur... Ah ! madame, pardonnez à l'infortuné Dorval.....

Mme DE SAINT-ALBAN.

Je le remercie du plaisir qu'il me procure... Je n'ai point oublié que de tout temps Dorval fut l'ami chéri de mon frère.

M. DE SAINT-ALBAN.

Qu'il dut être mon fils...

M. FRANCHEVILLE.

Mon neveu...

DORVAL.

Votre fils, ô mon père! le neveu de mon ami... hélas! tant de félicité n'a duré qu'un moment. Je n'ai fait qu'entrevoir le bonheur, et a fui sans retour.... et les souvenirs déchirans, les larmes, le désespoir, voilà ce qui me reste.

LE P. LAURENT.

Mon frère, vous oubliez le ciel, et la religion qui soutient, qui console...

M. FRANCHEVILLE.

Eh! mon ami, pourquoi cet habit sous lequel je vous revois? A la fleur de votre âge, riche, considéré, fait pour servir, pour honorer votre patrie, pourquoi tout quitter? pourquoi renoncer à tout?...

M. DE SAINT-ALBAN.

Quelle est cette résolution désespérée!

DORVAL.

Désespérée... Oh oui... oui... vous avez bien raison.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ah! mon frère! ah! monsieur, vous ignorez ce que peut la voix d'un Dieu qui nous appelle à lui.

DORVAL.

Je ne m'aveugle point et ne veux pas en imposer aux autres... Dieu, ma religion... s'ils ont parlé, je n'ai rien écouté... le désespoir seul a tout fait, j'ai tout perdu... J'ai perdu celle pour qui seule je chérissais la vie... que ferais-je encore au monde? je dois y renoncer.... je dois le fuir.... Pour servir sa patrie, il faut une ame forte, et la mienne est écrasée sous le poids des douleurs... Il faut conserver sa raison... la mienne, elle est perdue... L'amour au désespoir a troublé mes idées, a brisé mes organes... je n'ai plus

qu'un sentiment... qu'une affection... qu'un instinct... C'est celui de l'amour...

LE P. LAURENT.

Que dites-vous, mon frère?...

DORVAL.

Que celui de l'amour, je dis la vérité... Je vous ai promis, mon père, de renoncer au monde, de m'ensevelir à jamais dans le cloître que vous m'avez ouvert... il sera mon tombeau;... c'est demain que j'y descends pour n'en jamais sortir; mais je ne vous ai point promis d'oublier que j'eus un cœur, que ce cœur a tout perdu, qu'il brûle encore, et qu'il brûlera, jusque dans la tombe, d'un feu.... que le ciel ne peut réprouver, puisque c'est lui qui l'alluma dans mon sein... Je vous ai dit qu'elle me suivrait jusqu'aux pieds des autels... que je l'y verrais toujours, que je n'y verrais qu'elle, oui... elle... elle, qui n'existe plus que dans mon cœur, et qui n'en sortira jamais... Vous pleurez, mes amis... et pourquoi pleurez-vous? me croyez-vous malheureux? Ah! le jour du malheur, le jour du désespoir fut celui où la cloche funèbre m'annonça qu'elle n'était plus... le jour où son cercueil vint frapper mes regards... Depuis cet instant je n'ai plus souffert... on ne souffre que par la raison, et la mienne est éteinte... Il y avait là un feu dévorant... là, des nuages... mais ce feu qui me consume encore... c'est elle qui l'alimente... Je la vois au milieu de ces nuages... elle les dissipe... elle est là, là... près de moi, toujours là; je la regarde, je lui parle, elle me répond... jugez si je suis malheureux!

M. FRANCHEVILLE.

Infortuné! dans quel état!...

M. DE SAINT-ALBAN.

Ah! Dieux!...

Mme DE SAINT-ALBAN.

Oh! mon père! comme il sait aimer!

LE P. LAURENT.

M. Dorval... mon frère... revenez à vous... vous me faites repentir de vous avoir permis...

M. DE SAINT-ALBAN.

Deux victimes ! deux victimes ! L'une a péri, madame ; et l'autre, vous la voyez.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ah ! monsieur, épargnez-moi...

DORVAL.

Où suis-je ?... et que s'est-il passé ?... M. de Saint-Alban, mon bienfaiteur... vous me pressez dans vos bras... je vois couler vos larmes... Ah ! sans doute je me suis égaré... Mon père, je vous avais promis... mais des souvenirs déchirans... et c'est devant vous, madame... Ah ! faites grace à un infortuné.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Croyez, mon cher Dorval, que si j'avais prévu... croyez que je me reprocherai jusqu'à la mort...

LE P. LAURENT.

Votre sensibilité, madame, est trop vive, votre santé trop délicate pour que vous puissiez résister à l'épreuve où l'on met l'un et l'autre... vous y succomberez... Dieu m'ordonne de vous dire que vous ne devez pas vous exposer plus long-temps...

Mme DE SAINT-ALBAN.

Je me retire... Adieu, M. Dorval...

DORVAL.

Non, vous ne me quitterez pas... vous entendrez le dernier cri de ma douleur ; ... vous ne me quitterez pas... Mais, dites-moi, répondez-moi ?... Pourquoi ce voyage à Paris, à l'instant où nous allions nous unir ?... Répondez-moi ?...

LE P. LAURENT.

Mon frère, il est temps de nous retirer...

DORVAL, *s'élançant vers Saint-Alban.*

Non, non, je reste ici... je suis chez mon père...

M. DE SAINT-ALBAN.

Oui, mon cher fils...

DORVAL, *à madame de Saint-Alban qui veut se retirer.*

Mon épouse... Eugénie... votre fille... Pourquoi l'ensevelir dans un cloître ?... Elle pleurait, j'embrassais vos genoux... elle vous suppliait... mes larmes arrosaient vos mains... pourquoi n'avons-nous pas obtenu grace ?...

Mme DE SAINT-ALBAN.

Dorval, ayez pitié...

DORVAL.

De la pitié ! en eûtes-vous alors ?...

LE P. LAURENT.

Mon frère, suivez-moi, je vous l'ordonne.

DORVAL.

Demain j'obéirai ; aujourd'hui je suis libre encore. (*A Saint-Alban, en montrant madame de Saint-Alban.*) Mon père, elle fut inexorable... et vous aussi, vous m'abandonnâtes, mon ami !... c'est devant moi qu'on l'entraîne dans ce cloître, dans cette prison, dans ce tombeau ;... je les vois partir tous deux... ils s'éloignent... Tu pleurais, toi, mon père ; tu compatissais à ma peine... mais ton épouse... elle avait l'œil sec, un visage glacé, elle voyait mon désespoir sans en avoir pitié... Je cours, je me présente à la porte du cloître... elle est fermée pour moi... Enfin, six mois s'écoulent... que dis-je ? six siècles de douleurs... et chaque jour j'allais au monastère... Là, ma voix gémissante implorait la pitié de quiconque se présentait à moi, et chaque fois on repoussait ma prière... Enfin, l'airain funèbre vient frapper mon oreille, et retentit jusqu'au fond de mon cœur... je pâlis, mon sang se glace ; j'appelle, j'interroge... on répond... Elle est morte... qui ? grand Dieu !... qui ?... ta fille, ta nièce, mon épouse... Douleurs ! rage ! fureurs !... Je veux briser les barrières qui nous séparent ; je veux mourir en baignant de mes larmes les restes inanimés de mon amante ; on me rejette avec barbarie, je me défends, on m'entraîne ; je m'arrache aux mains qui me retiennent... les portes du temple s'ouvrent devant mes pas ; égaré, je cours, je me précipite... Ciel, que vois-je ? un cercueil... celui qui renfermait ta fille, ma femme, mon bien, mon bonheur et ma vie... Je m'élance, je l'embrasse... Ce qu'elle est devenue, ce qu'ils ont fait de moi, depuis ce moment, je l'ignore ; j'avais cessé d'être, et les cruels ne m'ont rendu à la lumière que pour me rendre au désespoir.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Il m'arrache le cœur...

LE P. LAURENT.

Ah! que je me repens...

M. DE SAINT-ALBAN.

Le ciel nous punit...

M. FRANCHEVILLE.

Vois tes amis partager ta peine et gémir avec toi.

DORVAL.

C'est ici que, chaque jour, et devant vos yeux, je lui peignais mon amour, et qu'elle me jurait une tendresse éternelle. C'est là que, le cœur plein de son image, j'essayais de fixer sur la toile les traits chéris de la beauté la plus touchante... L'amour me tenait lieu de génie, de talens.... Ce portrait... (*Il l'apperçoit couvert d'un rideau sous lequel M. Francheville a voulu le cacher; il s'élance et le découvre.*) Le voilà... c'est elle... c'est Eugénie!

Mme DE SAINT-ALBAN, *s'élançant et tombant à genoux.*

O ma fille! je me meurs!

M. FRANCHEVILLE.

Quel moment!

LE P. LAURENT.

O fureur!

DORVAL, *courant à madame de Saint-Alban, la relevant, la conduisant vers un fauteuil, et se jetant à ses genoux.*

Vous pleurez... vous vous repentez... Ah! j'ai retrouvé ma mère... Tournez les yeux vers moi... encore un seul regard... c'est le dernier; vous ne me verrez plus... demain... Ah! dites-moi que vous ne me haïssez pas, et que vous me pardonnez.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Oui, mon fils, oui, mon cher fils, je vous pardonne.... Puisse le ciel et vous me pardonner aussi.

LE P. LAURENT, *à part.*

Ah! que je souffre.

DORVAL, *s'arrachant des bras de MM. de Saint-Alban et Francheville, et s'élançant dans ceux du P. Laurent.*

J'ai eu encore un instant de bonheur; maintenant je puis mourir au monde... Mon père, je vous ai offensé, je m'en souviens...

LE P. LAURENT.

Et moi je l'avais oublié... Venez, mon frère; la paix et le bonheur vous attendent parmi nous; embrassez vos amis, et partons.

DORVAL.

Adieu, mada... adieu, ma mère... vivez heureuse... et pensez quelquefois à celui qui dut être votre fils... Mes chers amis, adieu... ne cherchez point à pénétrer dans ma retraite... elle sera inaccessible... la solitude et la tombe, voilà mon seul espoir... je ne vous verrai plus... mais je ne vous oublierai jamais.

M. FRANCHEVILLE.

Quoi! pour jamais?...

M. DE SAINT-ALBAN.

Quoi! sans retour?...

DORVAL.

Oui... pour jamais, adieu... (*se retournant vers le portrait d'Eugénie.*) Et toi, mon Eugénie! la mort réunira ce que la mort a séparé... Venez, venez, mon père... arrachez-moi d'ici... (*Il sort avec le P. Laurent.*)

SCÈNE VII.

M. et Mme DE SAINT-ALBAN, M. FRANCHEVILLE.

(*Ils restent tous un moment dans un profond silence, gardant chacun l'attitude qu'il avait à la sortie de Dorval.*)

Mme DE SAINT-ALBAN.

Oui, j'ai mérité tes reproches, amant trop malheureux! oui, c'est moi qui suis la cause, et je ne puis dire innocente...

M. DE SAINT-ALBAN.

Ces retours sur le passé ne font qu'ajouter à vos peines, et ne nous rendront pas ce que nous avons perdu.

M. FRANCHEVILLE.

Vous voyez où vous ont entraîné une confiance aveugle, une piété superstitieuse, et des conseils fanatiques et perfides.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ah! n'accusez pas le P. Laurent, mon frère; il a pu se tromper, mais son cœur ne peut être coupable.

M. FRANCHEVILLE.

Je le desire pour lui.... mais j'ai peine à le croire. Cette classe d'homme-là, ma sœur, n'agit jamais sans motif: il faut remonter loin souvent pour arriver au point d'où part le premier fil de leurs trames secrettes.

Mme DE SAINT-ALBAN, *gardant le silence, fixant son frère comme si elle allait lui répondre, se faisant effort pour se contenir, et adressant la parole à son mari.*

Retirons-nous, monsieur, un peu de repos me serait nécessaire... la scène déchirante que je viens d'essuyer a frappé mon cœur des plus sensibles coups.... et les dispositions où je vois mon frère, ne rendront point à mon ame agitée le calme dont elle a besoin.

(*Elle sort.*)

M. DE SAINT-ALBAN, *à son frère, en s'en allant.*

Vous connaissez ses préventions, sa faiblesse.... et vous ne cessez d'inculper devant elle....

M. FRANCHEVILLE.

J'ai tort; mais c'est plus fort que moi. Sa crédulité me révolte, son directeur m'indigne, et mon antipathie éclate malgré moi.

(*M. de Saint-Alban sort.*)

SCENE VIII.

M. FRANCHEVILLE, *seul.*

Oui, j'ai tort à son égard.... Une imagination ardente, une tête faible, une ame timorée, les préjugés d'une mauvaise éducation, la flatterie, les fausses vertus d'un homme adroit et observateur; tout a concouru pour la perdre. Le mal serait sans remède, si l'on eût perverti son cœur, comme on a, par degrés, égaré sa raison.. Quelque défense que nous ait faite Dorval de troubler sa retraite, je veux le voir en secret; je veux, s'il est possible, le détourner.... Mais j'oublie.... et ce

père Louis, qui veut, dit-il, me parler, qui est venu ici, qui m'attend à son couvent... Sera-t-il temps encore?.. (*Il regarde à sa montre.*) Oui, partons.

SCENE IX.

M. FRANCHEVILLE, PICARD.

PICARD.

Voilà une lettre que l'on vient d'apporter, que l'on m'a recommandé de vous rendre en main propre.

M. FRANCHEVILLE.

Donne, mon ami; je suis pressé de sortir : je la lirai à mon retour.

PICARD.

Lisez-la tout de suite, il le faut. Le commissionnaire m'a expressément enjoint de vous en prier.

M. FRANCHEVILLE, *ouvrant la lettre.*

Point de signature.... (*Il lit.*)

« Monsieur, j'ai passé chez vous il y a une heure, je brû-
» lais de vous voir; vous n'étiez point encore arrivé. Un bon
» vieillard, un honnête homme, qui vous appartient, et à
» qui je me suis adressé, vous dira qui je suis. »

PICARD.

C'est sûrement le P. Louis.... continuez.

M. FRANCHEVILLE.

« Je ne me signe point, et vous en devinerez facilement
» la raison, dès qu'il vous aura dit mon nom; ma lettre peut
» se perdre. Venez, monsieur, venez, il faut que je vous
» parle. Il m'est impossible de sortir; venez... il s'agit de sau-
» ver votre ami, votre plus tendre ami...» (*S'interrompant.*)
O ciel! on parle de Dorval.

(*Il continue.*) « Ce que j'ai découvert est épouvantable,
» horrible... J'ai des secrets affreux à vous révéler. Hâtez-
» vous. Celui auquel vous vous intéressez est au pouvoir de

» son plus cruel ennemi... Il est perdu sans retour, si vous » ne l'arrachez pas aujourd'hui des mains de ses bourreaux... » Demain il ne sera plus temps, venez. Tout ce que l'hypo- » crisie, l'audace et la scélératesse peuvent combiner de cri- » mes et d'atrocités, voilà ce que vous allez connaître, et ce » qu'il est temps de punir... (*Il laisse tomber la lettre, et Picard la ramasse précipitamment.*)

Quelle horreur!... Dorval... ses bourreaux!... Allons, j'y vais... Grand Dieu! Dieu juste! protège mes efforts, permets à l'amitié de sauver la vertu, de venger l'innocence!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle de l'intérieur du couvent des Dominicains.

SCENE PREMIERE.

LE P. LAURENT, LE P. AMBROISE.

LE P. LAURENT.

Il demandait le père Louis?

LE P. AMBROISE.

Oui, vous dis-je, oui, lui-même.

LE P. LAURENT.

Que veut ce Francheville au père Louis? Quelle relation peuvent-ils avoir ensemble?

LE P. AMBROISE.

Je l'ignore.

LE P. LAURENT.

Le père Louis depuis long-temps m'est suspect... Il affecte des principes, une philosophie qui me le rendent odieux. Père Ambroise, dans la position où nous sommes, c'est bien assez des complots extérieurs dont nous avons à nous défendre, sans avoir encore à combattre les ennemis cachés qui vivent parmi nous, d'autant plus dangereux qu'ils nous voient de plus près, et que peut-être ils ont pénétré nos secrets. Le père Louis n'a pas vu Francheville?

LE P. AMBROISE.

C'est à moi que s'est adressé M. Francheville : j'ai feint d'aller prévenir le père Louis, à qui, de votre part, j'ai donné

l'ordre de se tenir renfermé. Je suis revenu dire à M. Francheville que le religieux qu'il desirait voir était sorti ; que s'il voulait l'attendre, il en était le maître, et qu'à son retour on ne manquerait pas de l'envoyer auprès de lui. Il est encore dans une des salles, il attend... La nuit s'approche, et bientôt on ira le prévenir qu'il est temps de se retirer.

LE P. LAURENT.

Vous avez deviné mes intentions; votre prudence a su parer à tout... Mais que ce soit au père Louis plutôt qu'à Dorval que veuille parler Francheville, je vous avoue que cela m'étonne... Je m'attendais qu'il tenterait de le voir, qu'il n'épargnerait rien pour le détourner du sacrifice de sa liberté... Sûr, comme je le suis de Dorval, maître de son esprit, et fort de sa faiblesse, je me serais bien gardé de porter obstacle aux vains efforts de son ami. Il irait publier que j'ai craint pour ma cause. Non, non... Ce Dorval qu'Eugénie m'a préféré, ce Dorval que je déteste, il est à nous; sa raison égarée nous l'assure à jamais. Que demain il s'enchaîne aux pieds de nos autels, que sa fortune immense devienne notre bien... Après, vous savez ce qui nous reste à faire.

LE P. AMBROISE.

Depuis un mois la mort a préparé son dernier asyle... qu'il y descende, et qu'enfin vous soyez vengé.

LE P. LAURENT.

J'entends du bruit... c'est lui... Venez, il faut le laisser à lui-même ; la solitude ne peut qu'ajouter à sa mélancolie et au désordre de ses idées.

(Ils sortent d'un côté, et Dorval entre de l'autre, les bras croisés, la tête penchée sur son sein; il marche lentement, va, revient sur la scène; il s'arrête, lève les yeux au ciel, et prononce par intervalle les mots peu liés qui commencent son monologue.)

SCENE II.

DORVAL, *seul.*

Je l'ai revue, oui, c'est elle... Eugénie!... chère Eugénie!... Ce portrait... c'est ma main.. Temps heureux, où près d'elle je m'occupais à le tracer, qu'êtes-vous devenus?... (*Montrant un siége où il suppose qu'Eugénie était assise.*) Oh! que la vie m'est à charge... Quand irai-je te rejoindre... toi!... toi!... Demain... demain... Dieu de clémence, pardonne... mais ce n'est pas à toi que je dévoue ce qui reste de moi... elle a emporté le cœur, le sens, la raison... et c'est encore à elle que je sacrifie ce peu de jours... ces jours affreux que tu as comptés, et que je passerai à gémir, à la regretter... Eugénie!... Eugénie!.. tu n'es plus... et je vis encore!... tu n'es plus! un si bel ouvrage détruit... anéanti..... Cendres... poussière, que mes pleurs, que mes cris ne peuvent ranimer... Eugénie!.. je me meurs!..

SCENE III.

DORVAL, M. FRANCHEVILLE.

M. FRANCHEVILLE.

Quels accens plaintifs ont frappé mon oreille! j'ai reconnu sa voix... c'est lui... Dorval, ô mon ami!

DORVAL.

Vous! ici? et lorsque je vous ai prié... je vous l'ai dit, et je le répète, je suis mort pour le monde.

M. FRANCHEVILLE.

J'exige un dernier entretien... Serons-nous seuls? Il faut que tu m'écoutes?

DORVAL.

On peut venir... ces lieux ouverts à tous les religieux... mais par-tout on pourrait nous surprendre... par-tout on peut nous interrompre.

M. FRANCHEVILLE.

Profitons au moins du moment... Insensé! que vas-tu faire? Quel est ton dessein? Pourquoi t'ensevelir vivant dans ces tombeaux habités par les passions les plus basses, ou par les regrets et par le désespoir? Pourquoi le sacrifice de ta liberté? Quelle raison te fait renoncer à la société, à qui tes talens un jour peuvent te rendre utile, où tes richesses te permettent de faire des heureux? A qui va passer ta fortune? Quels hommes t'imposeront des lois? Et comment justifier aux yeux de ta raison cette abnégation de toi-même, cet oubli de la dignité de ton être, cette obéissance aveugle et servile que tu vas promettre, que tu vas jurer au despote le plus tyrannique, le plus bas et le plus insolent? Qu'as-tu à m'opposer? tu n'es ni faible, ni crédule; les préjugés vulgaires, le fanatisme et la superstition jamais n'ont asservi ton ame... Rapelle tes idées, réponds-moi? que fais-tu dans ces lieux?... que t'y proposes-tu? Motive ta conduite.

DORVAL.

J'ai tout perdu... je suis au désespoir.

M. FRANCHEVILLE.

Tu as des chagrins... quel mortel en est exempt? le sort a trompé ton espoir, des revers ont détruit pour toi les songes du bonheur.... la mort t'a ravi ton amante.... et tu es homme, et tu as une patrie à servir... et voilà ton courage!

DORVAL.

Du courage?... je n'en ai plus que pour desirer la mort... plus faible, j'aurais su me la donner.

M. FRANCHEVILLE.

Et c'est dans un cloître que tu l'attends... tu veux cesser de vivre, et tu vas promettre à Dieu de perdre tes derniers momens.

DORVAL.

Ma fortune entre les mains des hommes respectables, à qui je la confie, deviendra le patrimoine, l'héritage du pauvre... Après ma mort du moins je ferai des heureux.

M. FRANCHEVILLE.

Et pourquoi t'en ravir à toi-même le pouvoir, le droit et la douceur? Ils feront pour toi des heureux! tu le crois! Où

les as-tu vus ces indifférens cénobites s'occuper du pauvre, pourvoir à ses besoins, et soulager l'humanité souffrante? Tes biens perdus pour toi, perdus pour les infortunés, vont augmenter les richesses coupables de ces hommes oisifs, vrai fardeau de la société, alimenter leurs vices, propager leur existence inutile, servir d'appât à l'hypocrisie, et de salaire au fanatisme... Voilà l'emploi de ta fortune... voilà ce que tu vas faire... applaudis-toi de ton ouvrage.

DORVAL.

Tu as raison... ces pratiques minutieuses, ce puéril esclavage, le cercle étroit de leurs idées, l'esprit d'intrigue et de cabale qui perce chez eux, malgré tous leurs efforts, l'orgueil des uns, la bassesse des autres... plus d'une fois ont révolté mon esprit, ont indigné mon cœur... Je suis ici... sais-je ce qui m'y a conduit ?... Perdu, isolé dans la nature entière, faible roseau, battu, renversé par l'orage, j'avais besoin d'appui... Le supérieur de cette maison... et c'est pourtant lui qui seul a causé mon malheur!... c'est par ses conseils qu'Eugénie... mais il s'excuse... mais il la regrette, il la pleure avec moi... il me console... Je n'ai trouvé que lui de qui le cœur s'ouvrit à mes chagrins, dont le sein reçut mes larmes, dont la voix calma mon désespoir... Je suis ici... le monde me rappelle... mais c'est là qu'elle repose... C'est là qu'est renfermée sa cendre... Un mur seul nous sépare... Je vis auprès de son cercueil, je suis encore près d'elle, et je mourrai près d'elle.

M. FRANCHEVILLE.

Malheureux! malheureux! sais-tu dans quelles mains tu t'es livré?

DORVAL.

Que dis-tu?

M. FRANCHEVILLE.

L'as-tu donc étudié, cet homme que tu regardes comme ton appui, que tu nommes ton consolateur?

DORVAL.

Le père Laurent?

M. FRANCHEVILLE, *regardant autour de lui.*

Je tremble pour toi qu'on ne vienne nous surprendre, que l'on ne puisse nous écouter... Prête l'oreille... Connais-tu le père Louis?

DORVAL.

Je l'ai vu quelquefois... et j'ai remarqué souvent que l'on affectait de ne me laisser jamais seul avec lui.

M. FRANCHEVILLE.

Il est venu chez moi, il m'a écrit... mais dois-je ?... Si tu étais capable...

DORVAL.

Quoi! tu doutes de moi?

M. FRANCHEVILLE.

Je me défie de ta raison, et non pas de ton cœur... Cependant il faut que je te sauve, il faut que je m'explique. Ce père Louis ne m'a point trouvé chez moi, et m'attendait ici pour me parler; sa lettre me l'annonce. Je suis venu, j'attends depuis une heure, il ne paraît point. On m'a assuré qu'il était sorti, et qu'à son retour il viendrait me rejoindre dans une salle voisine de celle-ci. Je ne le vois point, l'impatience me gagne, je sors du parloir, j'erre dans le corridor, j'entends ta voix, et j'arrive près de toi. Ce que ce religieux avait à me communiquer, m'écrit-il, te concerne, et paraît pour toi de la dernière importance. Au défaut des lumières que nous en aurions pu tirer, voici sa lettre... Je vais te la lire, et toi-même après décideras de ton sort.

SCENE IV.

DORVAL, LE P. LAURENT, M. FRANCHEVILLE.

A l'instant où M. Francheville déplie la lettre pour la lire, paraît le P. Laurent.

LE P. LAURENT.

Je vous savais ici, monsieur, et n'ai pas voulu priver votre ami du plaisir de vous voir encore, et de vous entretenir. Mais voici l'heure où notre règle nous prescrit la solitude, et vous pardonnerez à mon devoir...

M. FRANCHEVILLE.

Je vous entends, monsieur, il faut que je me retire; mais ne puis-je obtenir de vous un quart-d'heure seulement encore d'entretien particulier avec Dorval?

LE P. LAURENT.

J'ai déjà pour vous, monsieur, enfreint la scrupuleuse observance de notre discipline... Il ne m'est pas possible d'étendre plus loin ma complaisance.

DORVAL.

Quoi, mon père, un quart-d'heure?...

LE P. LAURENT.

Eh! que me demandez-vous, mon frère? On veut m'enlever mon ami, le tendre ami qu'a choisi mon cœur, celui qui fera, après Dieu, ma consolation dans les peines de la vie... et je ne m'opposerais pas aux efforts que l'on tente, pour me priver du seul bonheur dont le ciel permet que je jouisse?... Mon frère, on veut nous séparer... L'éloquence de monsieur me fait trembler. Non, je ne puis, je ne dois pas vous abandonner aux séductions touchantes de l'amitié... non, je ne puis vous permettre de fixer encore vos yeux sur les plaisirs trompeurs de ce monde attrayant qui vous rappelle, et où l'on veut vous entraîner. Non, vous m'avez promis un frère, un ami; je touche au moment de l'obtenir, de m'enchaîner à lui pour jamais; je ne renoncerai point à la plus chère de mes espérances; et celui dont j'ai recueilli les larmes, dont j'ai plaint les malheurs, celui qui dans mon sein a trouvé les plus douces consolations, ne paiera point ma tendresse de la plus cruelle, de la plus noire ingratitude.

M. FRANCHEVILLE.

Je suis aussi son ami, monsieur, et un sincère ami, qui lui conseille de ne point renoncer à la société, pour laquelle il est fait, à laquelle il doit aussi ses talens et l'exemple de ses vertus; un ami qui l'exhorte à ne point s'ensevelir dans un cloître, à se défendre de ce que j'appelle, moi, de véritables séductions; enfin, à ne point, de préférence, faire choix d'un état où l'on ne voit que soi, où les autres ne sont plus rien, un état qui jadis, peut-être, eut un but louable, des vues saintes, et des travaux utiles; mais où ceux qui l'ont

embrassé, déchus maintenant de leur humilité primitive, font, au milieu des richesses, le serment de la pauvreté, se dévouent à l'obéissance, et affectent la rebellion... jurent à Dieu... Je n'en dirai pas plus, et vous devez m'entendre. Oui, monsieur, jusqu'au dernier moment je conjurerai mon ami de rentrer dans le monde, et l'on ne me soupçonnera pas de vouloir envahir sa fortune.

LE P. LAURENT.

Et vous me laissez accabler, mon frère !.. vous qui connaissez mon cœur, vous savez si jamais je vous ai le premier parlé de ses richesses, que sans crime peut-être je pourrais desirer, puis qu'elles n'entreraient dans nos mains que pour passer dans celles des infortunés.... que vous-même vous nous aideriez à les répandre.... vous détournez les yeux, mon frère, vous évitez mes regards:... Ah ! je le vois ; j'ai perdu mon ami !....

DORVAL.

Ah ! jamais... non, jamais... je n'oublierai quelle part vous avez prise à mes peines, ce que je dois à vos soins consolateurs.... quelle pitié touchante vous m'avez témoignée...., mais, il faut l'avouer, les discours de Francheville... les devoirs qu'il me rappelle.... ma patrie offerte à mes regards....

M. FRANCHEVILLE.

Du courage, mon ami... sois homme, et rends à ton pays un citoyen vertueux.

LE P. LAURENT, *avec une douceur feinte.*

Rentrez dans le monde, puisque telle est votre volonté... je ne m'y oppose plus... Vous y trouverez sans doute un bonheur et des plaisirs que le cloître ne pourrait vous offrir.. oui, je le conçois, dans le tumulte de la société, environné d'objets séduisans, qui n'épargneront rien pour vous plaire, vous oublierez facilement cet objet adoré, pour qui vous vouliez vous immoler.

DORVAL.

Cruel ! qu'avez-vous dit ?....

LE P. LAURENT.

En effet, et pourquoi renoncer à tout... pour une cendre insensible ?

DORVAL, *avec un mouvement de douleur se jetant dans les bras du P. Laurent.*

Eugénie !

LE P. LAURENT.

C'est là que repose sa dépouille mortelle...

DORVAL.

Eugénie !...

M. FRANCHEVILLE.

Ces discours insidieux...

LE P. LAURENT.

Celle que Dieu lui-même ne balançait point encore dans votre cœur, sera bientôt oubliée, abandonnée....

DORVAL.

Jamais, jamais.

FRANCHEVILLE, *avec la plus grande chaleur.*

Ah ! garde-toi ?...

LE P. LAURENT.

Vous deviez vivre et mourir auprès d'elle...

DORVAL, *à Francheville.*

(*Avec explosion.*) Je l'ai juré... je tiendrai mon serment... adieu, mon ami... Je rends justice à ton zèle, mais j'ai pris mon parti, il est irrévocable... embrasse-moi.

M. FRANCHEVILLE.

Cruel ! tu pourrais.... tu te perds, malheureux ! écoute au moins...

DORVAL.

Adieu, je meurs au monde.... adieu. N'oublie jamais que j'ai vécu pour t'aimer. (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE V.

LE P. LAURENT, FRANCHEVILLE.

Francheville reste quelques momens la tête penchée, les bras croisés sur la poitrine, dans une consternation profonde. Le P. Laurent l'examine avec une joie maligne, et, après un instant de silence, il s'approche de lui, et lui dit d'un ton hypocrite.

LE P. LAURENT.

La nuit est arrivée, monsieur, et le cloître va se fermer....

M. FRANCHEVILLE.

Je lis dans votre ame, et votre joie cruelle éclate malgré vous.... mais votre triomphe peut être court.... J'ai des yeux... ils sont fixés sur vous.... Tremblez. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE P. LAURENT, *seul.*

Tremble toi-même.... tu ne sais pas jusqu'où notre vengeance peut atteindre.

SCÈNE VII.

LE P. LAURENT, LE P. BAZILE.

LE P. BAZILE *tient une petite lanterne allumée.*

Je viens de rencontrer Dorval agité, éperdu... ah! que j'ai craint pour nous l'issue de l'entretien que vous venez d'avoir.

LE P. LAURENT.

J'ai vu l'instant où tout était perdu..... Dorval nous échappait....

LE P. BAZILE.

Quoi ? les conseils de ce Francheville....

LE P. LAURENT.

L'emportaient sur tous mes efforts....

LE P. BAZILE.

Quoi, son amour ? quoi, l'égarement de sa raison ?....

LE P. LAURENT.

Voilà ce qui nous a sauvés. On l'entraînait, il fuyait, le nom d'Eugénie prononcé a retenu ses pas, nous l'a rendu.... Il est à nous ; et sa fortune va réparer les maux qui peut-être nous attendent.

LE P. BAZILE.

Quoi ? vous croyez qu'on oserait....

LE P. LAURENT.

A présent on ose tout, on est désabusé de tout, nous devons nous préparer à tout, notre existence n'a peut-être plus qu'un moment.

LE P. BAZILE.

Mais comment, avant le coup qui nous menace, s'emparer de la fortune de Dorval, et la réduire ?....

LE P. LAURENT.

Elle est entière dans son porte-feuille....

LE P. BAZILE.

Et se désaisira-t-il ?....

LE P. LAURENT.

J'en ai sa parole.... et la vengeance suivra de près le sacrifice.

LE P. BAZILE.

Mais ce Francheville, ne le craignez-vous pas ? élu maire de cette ville, fort de la confiance de ses concitoyens, il a bien du pouvoir. Il aime Dorval, il veillera sur lui.... Comment soustraire à son œil inquiet, observateur ?....

LE P. LAURENT.

Comment en ai-je imposé à tous les yeux sur le sort de ce malheureux qui, depuis un mois, a terminé sa carrière; qui, vingt ans entiers, expia dans nos cachots profonds le crime d'avoir révélé les mystères de notre conduite intérieure! Nayez aucune inquiétude; je ne demande que du temps, et il m'en faut peu pour exécuter mes desseins; un mois encore... et qu'après, les régénérateurs de l'empire anéantissent, s'ils le veulent, jusques au nom que nous avons porté.

LE P. BAZILE.

Noublions pas non plus ce P. Louis....

LE P. LAURENT.

Le P. Louis... Son sort est décidé, et demain... Mais j'entends du bruit.... C'est Dorval, que son agitation ramène encore dans ces lieux.... qui peut-être croit y retrouver M. Francheville.... Retirons-nous. J'ai plusieurs faits importans encore à vous communiquer. Avertissez nos amis de se rendre chez moi; nous rejoindrons Dorval, et n'épargnerons rien pour l'affermir dans les dispositions qui nous sont nécessaires.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

DORVAL, *seul et cherchant M. Francheville.*

Francheville.... Francheville... Non, il n'est plus ici.... J'ai entendu parler, et je croyais reconnaître sa voix..... comme je l'ai quitté!.... O ma raison! qu'es-tu devenue?.. Il est parti, et c'est demain.... *Tu te perds, malheureux*, m'a-t-il dit... Ah! c'est depuis un an que je suis perdu, que j'ai tout perdu.... Quelle perte me reste-t-il encore à faire? la vie?... trop heureux, trop heureux, si le moment n'en est pas éloigné!

SCENE IX.

LE P. LOUIS, DORVAL.

LE P. LOUIS.

Est-ce vous, Dorval ?

DORVAL.

Que me voulez-vous ?

LE P. LOUIS.

Je vous cherche ; il faut que je vous parle... Je viens vous sauver.

DORVAL.

Me sauver?

LE P. LOUIS.

M. Francheville est-il venu? lui avez-vous parlé ?

DORVAL.

Oui.

LE P. LOUIS.

Vous a-t-il dit que je lui avais écrit?

DORVAL.

Oui.

LE P. LOUIS.

Je n'ai pu le voir.... on se défie de moi.... j'ai été prisonnier chez moi, probablement tant qu'a duré sa visite. Dorval, écoutez-moi ; nous n'avons qu'un moment. Le supérieur et ses dignes amis sont enfermés ensemble, et trament à coup sûr quelque nouvelle horreur : rappelez votre raison, ranimez vos forces ; voici l'instant du courage et de la résolution. Ecoutez-moi... vous avez perdu Eugénie

DORVAL.

Pour jamais.

LE P. LOUIS.

Connaissez l'homme atroce qui lui a donné la mort.

DORVAL.

Qui ?

LE P. LOUIS.

Votre rival, l'homme qui maintenant a tout pouvoir sur vous, qui demain disposera de votre destinée... un tigre qui vous caresse, et qui veut vous déchirer... le P. Laurent.

DORVAL.

Lui ! juste ciel !...

LE P. LOUIS.

Vous en doutez ?... Il faut donc vous convaincre. Vous vous rappelez l'incendie qui consuma, il y a quelques mois, une partie de ce monastère; sa violence éclata principalement du côté qu'habite notre indigne supérieur. Il était absent. Je vole vers le lieu que menaçait le plus pressant danger, son appartement était déjà la proie des flammes, je les traverse, j'entre dans son cabinet, je sauve de la destruction tout ce qui m'y parait rare ou précieux. Un bureau etait ouvert; je rasssemble ce qu'il contient; papiers, argent, bijoux, je les dérobe aux flammes, je fuis, emportant avec moi ces objets auxquels je suppose qu'il attache quelqu'intérêt, je fuis, et derrière moi s'abîme dans un gouffre de feu l'appartement que je viens de quitter. Je dépose chez moi ce que j'ai arraché à l'incendie, et je vole ailleurs offrir mes soins et donner mes secours. Tout s'éteint, le calme se rétablit, je rentre dans ma cellulle. Parmi les papiers que j'avais emportés précipitamment, une lettre se trouve ouverte. L'écriture frappe mes yeux; c'est celle d'une femme. Les premiers mots qu'involontairement je lis m'étonnent, me confondent, et piquent ma curiosité. La lettre était de l'abbesse de ce même couvent, dont un simple mur nous sépare. Elle m'apprend qu'il existe entre les deux monastères une communication, dont le P. Laurent seul, et ses affidés, ont le secret et font un usage fréquent. Cette lettre, monument de scandale, ce dépôt infernal des plus noires horreurs, anéantit mes scrupules et m'impose le devoir de pénétrer plus avant dans cet abîme d'iniquité.... Enfin... j'apprends.... Eugénie ....

DORVAL.

Le P. Laurent... le P. Laurent... parlez-moi de lui...

LE P. LOUIS.

Son amour effréné pour Eugénie paraît à découvert par les réponses de l'abbesse ; elle sert les odieux projets de ce monstre abominable... Tous deux font jouer, mais vainement, tous les ressorts de la scélératesse, pour séduire, pour corrompre le cœur de votre amante. Elle éclate en reproches, elle veut finir, et saisit pendant la nuit un instant qui lui paraît favorable, on l'épie, elle est arrêtée. On prévoit qu'au retour de ses parens, et lorsqu'il faudra la rendre, l'horrible secret sera découvert... Eugénie parlera... On est perdu... l'on n'en saurait douter... La mort d'Eugénie est jurée... tout se prépare, le projet s'exécute, et votre amante infortunée, impie, est précipitée dans la tombe, victime d'un complot abominable, et pleurée effrontément aux yeux du monde, par les deux scélérats qui viennent de l'y plonger.

DORVAL, *tombant dans un fauteuil.*

Je succombe...

LE P. LOUIS.

Dorval... revenez à vous... songez au sort qui vous attend... Je suis venu pour vous sauver...

DORVAL.

Attendez... attendez... ma tête... mes idées... tout se confond... Il existerait des hommes assez cruels... des scélérats assez endurcis... Lui... lui... qui me pressait contre son sein... qui pleurait avec moi... qui me plaignait... qui m'exhortait... rage... fureur... Mais non... ce crime... est trop horrible... il répugne à la nature... Il est impossible.

LE P. LOUIS, *tirant une lettre de son sein.*

Impossible ?... Lisez. (*Il remet la lettre à Dorval.*) J'ai vu le supérieur vous montrer quelques billets écrits par l'abbesse... et où elle affectait de regretter Eugénie... Vous devez reconnaître sa main.

DORVAL.

Oui, cette lettre est d'elle... (*Il lit d'une voix entrecoupée, un fauteuil est derrière lui.*) « Nous sommes perdus, mon cher » Laurent, ses parens m'ont écrit. Ils peuvent revenir d'un » moment à l'autre. Votre farouche et vindicative Eugénie » persiste dans ses menaces de tout dire. Elle a du caractère » et tiendra parole, je la connais... Il ne s'agit plus d'incer- » titude ni de ménagement dangereux. Elle a voulu fuir, » elle peut le tenter encore et réussir... C'en serait fait de » nous, un mot de réponse, et, dans trois jours, elle ne sera » plus en état de nous nuire. » (*Dorval tombe dans le fauteuil.*)

LE P. LOUIS.

La mort d'Eugénie, que la date de cette lettre n'a précédée que de trois jours, prouve assez quelle fut la réponse du scélérat. Vous savez tout. Le crime est avéré. On en veut à vos jours. Vous fûtes un rival qu'on déteste, et qu'il fallut tromper pour pouvoir le punir. Vos vœux prononcés, votre fortune abandonnée à la rapacité des monstres qui nous environnent... Vos amis écartés, tout secours interdit pour vous, la haine et la vengeance fondront sur votre tête. Vous serez mort pour la nature entière; mais vous vivrez pour eux, vous vivrez pour assouvir leur cruauté, pour éprouver tous les tourmens, fatiguer toutes les tortures, et périr mille fois avant que de cesser d'être....

Vous ne me dites rien? Songez-vous que c'est demain.... demain que pour jamais vous vous livrez à leur pouvoir.... Sauvez-vous, il en est encore temps, et je puis vous en faciliter les moyens. J'accompagnerai votre fuite... Je vous aurai sauvé, vous me sauverez à votre tour.... Je suis suspect, je n'en saurais douter. Ma perte est décidée, je le vois; tout me le dit, peut-être elle est prochaine, et je n'ai qu'un moment pour me soustraire à mes bourreaux, je ne le laisserai pas échapper. J'ai su me procurer une clef du jardin, venez, l'instant est favorable, profitons-en, sortons.

DORVAL, *se levant avec impétuosité.*

Où est-il? où se cache-t-il?... oui, je te vengerai .. oui, je les punirai tes bourreaux impitoyables... Eugénie!... Eugénie!... je t'entends, tu m'appelles... tu sors de la tombe... je te vois... tu remets dans mes mains le glaive qui doit déchirer leurs détestables cœurs... donne, je le reçois... et j'en vais faire usage.

LE P. LOUIS.

Qu'allez-vous faire? que voulez-vous?

DORVAL.

Dévorer son cœur, me baigner dans son sang, voilà ce que je veux.

LE P. LOUIS.

Vous vous perdez, vous me perdez moi-même... arrêtez...

DORVAL.

Que je meure, que je meure... Mais qu'elle soit vengée?

LE P. LOUIS.

Eloignons-nous ..... fuyons.

DORVAL.

Moi, fuir?... sans les avoir punis... Non, non... mort, ou vengeance!...

LE P. LOUIS.

Vos cris vont nous trahir... vous me perdez, Dorval... vous me perdez.

DORVAL, *avec des cris.*

Eugénie... Eugénie!

LE P. LOUIS.

Je fuis.... Il faut me suivre.... j'entends du bruit.... On vient.... malheureux! c'est ma mort et la vôtre... venez, venez.

DORVAL, *que le P. Louis veut en vain entraîner.*

Eugénie! Eugénie!

LE P. LOUIS.

Eh bien, périssez donc, puisque vous le voulez. (*Il sort précipitamment du côté opposé où le bruit se fait entendre.*)

SCÈNE X.

DORVAL, *seul, errant sur la scène et hors de lui.*

Où courir..... où le trouver.... un nuage.... obscurcit mes yeux.... mes pas sont enchaînés.... le désespoir.... la rage.... Guide-moi, Dieu de vengeance!... Dieu de fureur! ne m'abandonne pas.... rends-moi la force.... livre à mes coups.... mes genoux fléchissent.... je chancelle.... je tombe.... je me meurs! (*Il tombe sur le carreau.*)

SCÈNE XI.

DORVAL, LE P. LAURENT, LE P. BAZILE, LE P. ANASTAZE, LE P. ANDRÉ.

LE P. LAURENT, *en entrant et même en dehors; il est suivi de moines qui portent des flambeaux.*

Quels cris font retentir ces lieux? qui donc ose troubler le saint repos?... Dorval, seul! étendu sur la terre.... sans connaissance.... quelqu'un était ici avec lui? nous avons entendu....

LE P. BAZILE.

Oui, deux voix se confondaient... oui, Dorval n'était pas seul ici, cherchons....

LE P. LAURENT.

Notre premier soin doit être de le secourir.... Il est maître encore de sa fortune.... Dorval, mon frère, revenez à vous.... Mon cher Dorval....

DORVAL.

Qui m'appelle?

LE P. LAURENT.

Celui qui vous chérit comme un père; que l'état où vous êtes, réduit au désespoir.... Mon cher Dorval...

DORVAL.

Où suis-je?

LE P. LAURENT.

Dans les bras de l'ami le plus tendre....

DORVAL, *après l'avoir fixé, et le repoussant avec horreur.*

Toi.... toi.... ô mon dieu!

LE P. LAURENT.

Vous me repoussez, mon frère? quoi, je parais vous faire horreur?

DORVAL.

Horreur!

LE P. LAURENT.

Eh! juste dieu! quel est mon crime?

DORVAL.

Tu le demandes, monstre exécrable? tu demandes quel est ton crime?...

LE P. LAURENT.

Quel nom! quelle fureur! qu'ai-je donc fait?

DORVAL.

O sécurité perfide! ô comble de la scélératesse! Elle est morte, et tu demandes ton crime, quand ta main sacrilège a signé ton arrêt?

LE P. LAURENT.

Votre raison s'égare.... O mon ami! reprenez vos sens, regardez-moi.... c'est à moi que vous parlez.... Je ne mérite pas....

DORVAL.

Et je suis désarmé.... Dieu, qui l'entends.... Dieu qui as permis tous ses crimes..... donne-moi donc les moyens d'accomplir ta justice, de venger tes plus saintes lois violées, ton culte qu'il outrage, et le nom d'homme qu'il déshonore.

LE P. LAURENT, *se jetant à genoux au milieu du théâtre.*

Grand Dieu! dont il appelle sur moi la justice et la foudre, pardonne-lui des fautes commises par la démence, et non point par son cœur.

DORVAL.

Par la démence, scélérat? Non, non... va, mes esprits ne sont plus égarés..... non, le désespoir et l'excès du malheur m'ont rendu la raison.... c'est moi qui l'invoque à mon tour, ce dieu que ton hypocrisie implore, et qui bientôt punira tes forfaits... Il est déchiré, le voile qui te cachait; ton heure est arrivée, la mesure est au comble, et l'abîme entrouvert sous tes pas est prêt à t'engloutir.... adieu.

LE P. LAURENT.

Vous ne sortirez pas.... arrêtez-le.

DORVAL, *que les moines arrêtent.*

Quoi? traîtres.... vous oseriez?...

LE P. LAURENT.

Vous ne sortirez pas.... que parlez-vous de crimes, de vengeance! expliquez-vous.... il le faut.... Je ne crains rien.... Mais je veux tout savoir.

DORVAL.

Tu ne crains rien? lis, scélérat.... (*Dorval lui remet la lettre, et, le moment d'après, s'appercevant de son imprudence, il s'écrie, en s'efforçant de la reprendre*) Dieu! qu'ai-je fait?

LE P. LAURENT.

Tout est connu.... je suis trahi....

LE P. BAZILE.

Nous sommes perdus....

LE P. ANASTAZE.

Vous n'avez qu'un moment....

LE P. BAZILE.

Il n'est qu'un seul parti.

LE P. LAURENT.

Cet arrêt dont tu me menaces a prononcé le tien. Meurs, et qu'avec toi s'ensevelisse à jamais le secret affreux que l'on t'a fait connaître.... Saisissez-vous de lui.

DORVAL.

Monstres affreux ! Quoi, barbares !...

LE P. LAURENT.

Entraînez-le.

DORVAL, *qu'on entraîne.*

Dieu puissant, défends-moi !... vils scélérats.... tremblez.... Protège-moi, grand dieu !

LE P. LAURENT.

Etouffez ses cris, étouffez ses cris.

(*Les moines l'environnent et lui nouent un mouchoir sur la bouche, il se débat, lutte contre eux, jette des cris inarticulés et sort de la scène traîné par les quatre religieux.*)

LE P. LAURENT.

Point de pitié ! périssons, s'il le faut, mais périssons vengés !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

(*La scène est double, et le théâtre représente deux cachots. Celui du couvent des Religieuses, à la droite des acteurs; celui des Dominicains, à gauche. Le cachot des Religieuses est éclairé par une lampe de terre, posée sur une pierre. Tout le meuble consiste en un paillasson vieux et déchiré, une petite cruche d'huile, une cruche de grès, un pain bis, et une pierre pour servir de traversin et de siège à la prisonnière. Le cachot, côté droit, est au lever du rideau plongé dans une obscurité profonde. On y voit deux tombes en pierre noire, avec un anneau à chacune pour lever la grande pierre qui la couvre. Au fond de chaque cachot une petite porte de fer.*)

EUGÉNIE, *pâle, exténuée, mourante, sa tête est nue, ses cheveux sont épars; elle est vêtue d'une robe blanche, déchirée, et qui tombe en lambeaux; elle est couchée sur une natte, une pierre sous sa tête. C'est le moment de son réveil.*

O que le sommeil des malheureux est pénible ! quoi ? porter jusqu'au sein du repos le souvenir de ses douleurs et le sentiment de ses peines !... Si la faiblesse, si l'anéantissement que j'éprouve, ferment un moment ma paupière.... des songes affreux m'agitent... Un spectre gémissant se présente... Il voudrait pénétrer dans ma tombe... le sommeil fuit, et mes yeux s'ouvrent pour observer la mort qui s'avance... heureux, dans son infortune, celui qui s'endort... pour ne se réveiller jamais... Il était là... près de moi... j'ai reconnu ses traits à travers le sang dont son visage était souillé...

Il me tendait les bras... il criait... Eugénie!... cher Dorval! Eugénie n'existe plus pour toi! Ma jeunesse, mes plus douces espérances, la nature, le bonheur et l'amour, tout est enseveli avec moi dans une nuit éternelle... et que leur ai-je fait aux cruels qui m'ont ainsi persécutée! que leur ai-je fait? J'ai résisté à d'infâmes séductions; j'ai vu avec horreur l'amour et les projets d'un homme abominable : mon courage a rendu vains les criminels efforts de sa vile complice... tous deux j'ai voulu les fuir... Je les ai menacés... Dieu qui connais mon cœur... tu sais si j'eusse jamais accompli mes menaces... cependant, ô les cruels! ils m'ont forcée d'entendre prononcer mon arrêt. L'airain funèbre, qui annonçait mon trépas, a frappé mes oreilles... J'ai vu jusqu'au cercueil trompeur que l'on allait exposer aux regards, à la compassion, aux regrets de ceux qui m'ont aimée... Je descendais vivante dans cet asyle de la mort, tandis que des femmes impies, que des hommes sacrilèges priaient aux yeux du peuple, priaient avec audace, sur le simulacre de la victime qu'ils dévouaient dans leur ame à des tourmens affreux... Tout est fini pour moi. L'espoir de la mort, voilà tout ce qui me reste... et quand viendra-t-elle, cette mort tant souhaitée?... Hélas! l'ordre de la nature n'existe plus pour moi! Les jours, ainsi que mes douleurs, je ne puis plus les compter. Ce pain noir, cette eau corrompue, uniques soutiens de ma misérable existence, m'ont servi quelques mois à mesurer le temps... des intervalles à peu-près égaux séparaient les momens où l'on m'apportait ces malheureux secours... l'ordre a cessé... Cette nourriture grossière ne vient plus que de loin en loin... Pourquoi vient-elle?... je cesserais d'être... Je ne souffrirais plus... mais les barbares! ils ne seraient pas assez vengés!

(*Elle parcourt son cachot, en chancelant, en s'appuyant sur les murailles.*)

Ah! c'est en vain que je le parcours... depuis que je languis dans ces murs odieux... aucune issue... ne s'est présentée à mes yeux...

(*Elle s'arrête et réfléchit un moment.*)

Hélas ! j'avais conçu quelqu'espoir ! j'entrevoyais un terme à mon infortune, et cette illusion soutenait mon courage...

(*Elle se traîne vers le mur de son cachot qui le sépare de celui des Dominicains.*)

C'est là... là... qu'on frappait... oui, l'on eût dit qu'un travail pénible et constant cherchait à se frayer un chemin jusqu'à moi... Mais je n'entends plus rien... Eh ! combien j'ai versé de larmes depuis qu'il a cessé ce bruit consolateur !.. C'est peut-être, disais-je, une malheureuse captive comme moi... c'est à la liberté qu'elle aspire ; sa pitié m'aidera sans doute à recouvrer la mienne...

(*Elle prête l'oreille.*)

Non... je n'entends plus rien... elle est morte l'infortunée !.. ou peut-être elle est libre... Grand dieu ! je t'en rends grace pour elle... Morte, ou libre, elle est heureuse !... Et moi... moi...

(*Elle se traîne vers la pierre où sont déposés la cruche d'eau et le pain noir.*)

J'existe encore... et ma vie n'est qu'une longue... une douloureuse agonie...

(*Elle prend le pain, le regarde, et le replace sur la pierre.*)

O mes parens !... mes chers... mes cruels parens !... vous qui m'avez sacrifiée... sans pitié... vous en auriez à présent, si vous voyiez mon sort... un froid mortel me saisit... mes yeux s'obscurcissent... L'instant... serait-il donc enfin arrivé ?... Dorval !... cher Dorval !...

(*Elle tombe évanouie de faiblesse.*)

SCÈNE II.

LE P. BAZILE, LE P. ANASTASE.

La porte du cachot des Dominicains s'ouvre, et l'on voit entrer le P. Bazile, le P. Anastase, qui pose une lampe sur la pierre.

LE P. BAZILE.

Non, vous dis-je, celui-ci est impénétrable ; on chercherait en vain ; jamais on ne parviendrait à le découvrir.

LE P. ANASTASE.

Si M. Francheville, si le P. Louis qui nous est échappé?...

LE P. BAZILE.

Le P. Louis, en qui nous n'avons jamais eu de confiance, qui jamais ne fut initié dans nos mystères, ne peut connaître ce cachot, ni les chemins qui y conduisent; ne craignez rien. On demandera Dorval, je le crois... « Sa raison » était égarée... il a fui... nous ignorons en quel lieu son » délire a pu l'entraîner. » On insistera... « Cherchez. » Et toute recherche deviendra superflue... Soyez tranquille.... la nuit s'avance, nous sommes sans témoins, tout est plongé dans un profond sommeil... Venez, voici l'instant de la vengeance.

(*Ils sortent, la porte du cachot reste ouverte.*)

SCENE III.

EUGENIE, *seule, et se relevant faiblement.*

Quoi?... Je respire encore? Quoi?... le moment n'est pas encore venu... il n'est que différé...

(*Elle retombe la tête appuyée sur la pierre qui est placée près d'elle.*)

SCÈNE IV.

LE P. LAURENT, LE P. BAZILE, LE P. ANASTASE, LE P. ANDRÉ, DORVAL.

(*Dorval, un mouchoir sur la bouche, est traîné par les trois autres religieux; il se défend faiblement et comme un homme dont les forces sont épuisées. Le P. Laurent entre le premier sur la scène.*)

LE P. LAURENT, *à Dorval.*

Objet de haine et de fureur, expie ici le crime que mon cœur n'a jamais dû pardonner... Vis, pour mourir à chaque instant du jour... du jour que tu ne verras plus.

SCÈNE V.

EUGENIE, *d'un côté dans son cachot;* DORVAL, *dans le sien.*

(*Dorval, toujours le mouchoir sur la bouche, est étendu sur la terre, et presque entièrement privé de sentiment; il ne lui est échappé, pendant la scène précédente, que des soupirs étouffés, et quelques mots inarticulés.*)

EUGENIE, *toujours assise sur la pierre où elle s'était jetée quand elle est revenue de son évanouissement.*

Oh! que je la quitterai avec joie, cette dépouille mortelle; qu'avec plaisir je rendrai à la terre cette vile poussière, qui ne fut un moment animée que pour souffrir et détester l'existence!...

DORVAL, *se relevant à demi, s'appuyant sur un bras, et arrachant le mouchoir.*

Où suis-je?... que sont-ils devenus?... mes yeux chargés

de nuages ne distinguent rien... ne voient rien... ma tête appesantie ne forme nulle idée...

EUGÉNIE.

Qu'est-il devenu ?... peut-être, hélas ! il pleure en ce moment sur la sépulture de celle... qui vit encore... et qui vit pour l'aimer...

DORVAL.

Les ténèbres se dissipent... Je reprends mes esprits... mes forces se raniment... les idées renaissent... (*Avec force.*) O ma chère Eugénie !

EUGÉNIE.

Quoi ! cette porte ne s'ouvrira plus... jamais... jamais...

DORVAL, *regardant autour de lui.*

Des voûtes... des murs impénétrables... une porte de fer... et rien... rien... (*Il parcourt son cachot, et paraît chercher quelqu'instrument qui puisse en briser les portes. Il s'efforce d'arracher la grille de fer.*) Vains efforts !... rage impuissante !... désespoir !... désespoir !... (*Il tombe épuisé sur la pierre.*)

EUGÉNIE.

Depuis si long-temps, personne n'a paru... Non, elles ne viendront plus. Mes maux ont enfin désarmé leur vengeance... leur pitié me permet de mourir.

DORVAL, *se relevant avec vivacité.*

Il existe un Dieu... et il a souffert... il a permis... que des prêtres !... ses ministres... ceux par qui ce Dieu communique avec nous... (*Avec une rage concentrée.*) Non... non. (*Il retombe dans ses réflexions, et retombe sur le mur qui le sépare d'Eugénie.*)

EUGÉNIE.

(*Elle tourne les yeux vers sa lampe qui ne jette plus que de faibles lueurs, et s'élance de ce côté avec autant de vivacité que ses forces en comportent.*)

Elle va s'éteindre... ah ! Dieu !... Oh ! ne m'abandonne pas, toi, mon unique consolation ! flamme active ! bienfaisante

clarté ! toi qui vis seule autour de moi dans cet affreux tombeau.

DORVAL, *parcourant son cachot, avec toutes les marques de la fureur et du délire.*

Le crime... et une justice éternelle !... le crime... et un Dieu qui peut tout ! Dieu que je ne puis concevoir... Dieu ! dont la puissance et les œuvres confondent mes idées et révoltent ma raison... toi, à qui je n'ai pas demandé le don funeste de la vie... toi qui dus prévoir mon affreuse destinée, et qui cependant me jetas sur la terre.., toi, qui m'as plongé dans l'abyme où je suis... anéantis du moins en moi le sentiment de mon existence... reprends-moi la pensée... elle irrite mes maux; elle aigrit ma fureur, et n'inspire à mon ame qu'un doute sacrilège et d'horribles blasphêmes. (*Il retombe sur sa pierre.*)

EUGÉNIE.

Dorval ! Dorval !... que de fois ton nom chéri a frappé ces voûtes effrayantes... Hélas ! tu es libre, environné de séductions, et moi... moi... (*Elle va s'appuyer contre le mur de communication.*)

DORVAL, *regardant autour de lui.*

Deux tombes... une pour moi... mon dernier asyle... le voilà. (*Il s'approche de celle qu'il a désignée; et une main appuyée sur elle, il continue.*) C'est là que tout finit... la scélératesse, les crimes des humains, leurs vengeances terribles... C'est là que tout finit... tout...

(*Il parcourt le cachot, et s'appuie sur le mur qui le sépare d'Eugénie.*)

EUGÉNIE.

Mais que se passe-t-il donc en moi ? Quel trouble involontaire ! quel sentiment que je ne puis comprendre !...

DORVAL.

Que vois-je ?... sur cette pierre... on a gravé... ciel... (*Il lit.*) Cherchez... espérez... (*Avec exclamation.*) espérez...

Et qu'espérer ? grand Dieu !... dans le séjour du désespoir !... N'importe... cherchons... parcourons, voyons...

EUGÉNIE.

Mon cœur s'est ranimé... il palpite... un pouvoir inconnu, un sentiment que je ne puis définir, une force surnaturelle semble me rappeler à la vie !

DORVAL, *parcourant le cachot, lit.*

(*Il soulève le couvercle, qui reste appuyé contre le mur, et laisse la tombe à découvert, avec un cri terrible, et reculant d'horreur.*)

Ciel ! un homme expiré....

EUGÉNIE.

O mes souvenirs ! uniques biens qu'ils n'ont pu m'arracher... ne me fuyez pas...

DORVAL.

Eh quoi ! serais-je environné de cadavres ?.... (*Il va vers l'autre tombe qu'il découvre.*) Des décombres, un vêtement... des caractères sanglans... lisons. (*Il lit.*) « Qui que tu sois, profite de mes vains travaux. (*S'interrompant.*) Juste ciel !... (*Il continue.*) « Depuis vingt ans que » je péris ici, je suis parvenu à détacher une barre de fer qui » lie cette tombe à la muraille... tu la trouveras sous ces dé» combres.

(*Il fouille dans le tombeau, en retire la barre de fer, et dit avec explosion.*) La voilà !..... (*Il continue*) « Une » dalle de pierre a caché mon travail. Reconnais-la au sang » dont elle est teinte ». (*Il regarde et apperçoit la pierre imprégnée de sang.*) Voici du sang... en voici... (*Il poursuit la lecture.*) « Lève cette dalle, et peu d'instans te suffiront » pour achever mon ouvrage : Je péris, adieu... plains-moi » et aime-moi ! »

(*Il se précipite à genoux au milieu du cachot, les mains et les yeux élevés vers le ciel.*

Dieu, que j'ai blasphémé, Dieu, dont je doutais, que j'ai maudit... Pardonne, pardonne-moi, grand dieu ! que ta

clémence égale mon ingratitude : Dieu de bonté ! signale ta puissance ! achève... achève ton ouvrage !

EUGÉNIE.

Présent du ciel ! flatteuse espérance ! tu ne nous quittes qu'avec la vie.

DORVAL.

(*Il se relève, saisit la barre de fer, s'élance vers la muraille, et travaille à faire sauter la dalle.*)

La voilà, c'est elle. Oui, j'obtiendrai ma liberté !... tombez, murs affreux, tombez....

(*Il s'arrête un moment, et s'appuie sur la barre de fer.*)

O mes forces ! ne m'abandonnez pas... ranimez-vous !.... secondez mon courage !

(*Il reprend le travail, et la dalle tombe.*)

EUGÉNIE, *avec explosion.*

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

DORVAL, *travaillant, et les pierres se détachent.*

Tout succède à mes vœux.... redoublons nos efforts....

EUGÉNIE, *s'élançant vers le mur contre lequel Dorval travaille.*

Le même bruit !... (*Elle se jette à genoux.*) Dieu de miséricorde !... si mes longues souffrances ont désarmé ta colère... ne m'abandonne pas... prends pitié de celle qui t'implore... tu le sais, je n'ai pas mérité mes peines... Grace ! grace, ô mon Dieu !... qu'une seconde fois je te doive la vie !

DORVAL.

Liberté ! liberté ! soutiens-moi !

(*Les pierres tombent.*)

EUGÉNIE.

Une voix !... je l'entends... elle a retenti dans mon cœur.

DORVAL, *s'arrêtant.*

Quels sons ont frappé mon oreille ?

(*Il travaille avec plus d'ardeur.*)

EUGÉNIE, *s'efforçant d'arracher les pierres avec ses mains.*

Je te seconderai... Eh quoi ! mes faibles mains... ô désespoir !... non, je ne puis...

(*Une pierre tombe dans le cachot d'Eugénie, et laisse entrevoir d'un caveau dans l'autre. Eugénie voyant tomber la pierre.*)

Juste ciel !

DORVAL, *étonné.*

Un cri se fait entendre....

EUGÉNIE, *s'élançant vers la muraille entr'ouverte.*

Qui que vous soyez.... ayez pitié de moi !... sauvez-moi !... sauvez-moi !...

DORVAL.

Une femme !.... ah ! grand Dieu !... du courage, madame, du courage !... encore un moment, et nous sommes libres !

EUGÉNIE.

Qu'a-t-il dit ?... quels accens ?... se pourrait-il ?...

(*Elle regarde ; une seconde pierre, en tombant, forme un jour plus considérable... Elle apperçoit Dorval à l'aide de sa lampe qu'elle a portée avec elle.*)

C'est lui !... je me meurs...

(*Elle tombe de sa hauteur étendue sur la terre, sa lampe s'éteint.*)

DORVAL, *toujours travaillant avec la plus grande énergie.*

Sans doute encore une victime... je la délivrerai, ou je périrai avec elle...

(*Les pierres tombent, et finissent par lui ouvrir un passage ; il entre dans le cachot d'Eugénie, qui est toujours évanouie, et dont les longs cheveux retombés sur*

son front cachent entièrement le visage. Il reste à l'entrée de la brèche ; et voyant qu'on ne lui répond pas, il rentre dans son caveau, prend sa lampe, et s'avance vers le lieu qui renferme Eugénie.)

Un cachot... malheureuse !... elle est évanouie... ah ! revenez à vous... reprenez vos esprits !... que votre libérateur... que votre ami ne vous inspire aucun effroi.....

(*Dorval a posé sa lampe sur une pierre, il est à genoux auprès d'Eugénie, la soulève doucement, la soutient du bras gauche, et de la main droite écarte les longs cheveux qui lui dérobent la prisonnière. Avec un cri terrible.*)

Eugénie !... Dieu ! c'est elle !... Eugénie !...

EUGÉNIE, *ouvrant les yeux.*

Qui m'appelle ?.... Le voilà !

DORVAL.

Eugénie !

EUGÉNIE.

Cher Dorval !

DORVAL.

Tu vis !...

EUGÉNIE.

Je te revois !...

DORVAL.

Les barbares ! que de maux ils t'ont fait souffrir !

EUGÉNIE.

Des maux ?... ah ! dis-moi que tu m'aimes... ils sont tous oubliés.

DORVAL.

Si je t'aime ! ô moitié de ma vie !... chère épouse... reprends tes forces... renais à l'espérance... aide à ton ami qui va briser et ses fers et les tiens... la liberté, la vie et le bonheur, voilà le prix de nos efforts.

EUGÉNIE.

Privée d'espoir, l'amour seul m'a soutenue... il a bravé

les douleurs et la mort... Juge, quand je te revois, s'il permet à mon ame le découragement et la faiblesse.

(*Bruit.*)

DORVAL.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends !....

(*Du côté du cachot de Dorval, on entend des cris, un bruit, un tumulte qui va toujours en augmentant.*)

EUGÉNIE.

Des voix confuses... Des cris tumultueux....

DORVAL.

Serions-nous découverts ?...

EUGÉNIE.

Ah ! nous sommes perdus !

DORVAL.

On se précipite en foule à la porte de mon cachot... adieu... c'est pour jamais.

EUGÉNIE.

Moi ! te quitter ?

DORVAL.

Reste ici.

EUGÉNIE.

Rien que la mort ne peut nous séparer.

(*Dorval rentre le premier dans son cachot, et entraîne Eugénie qui s'attache à lui. Il est armé de la barre de fer qui lui a servi à démolir le mur de communication. Eugénie se saisit de deux pierres. Dorval est devant elle, le bras levé. Les débris du mur sont épars autour d'eux. La tombe qui renferme le cadavre est ouverte ; la porte du cachot est renversée à coups de hache. Le premier qui paraît est le père Louis, conduisant M. Francheville, décoré comme un maire de ville ; suivent immédiatement des gardes nationales, armés de fusils et de haches. Viennent ensuite M. et madame de Saint-Alban, Picard, les autres domestiques de la maison ; les officiers municipaux et le reste de la garde nationale, qui se répandent également dans les deux cachots.*)

L. P. LOUIS, *on l'entend derrière le théâtre.*

Il est là... là, vous dis-je... Voilà la porte du cachot... renversez.. brisez... arrachez... qu'elle tombe, et qu'il soit libre..

(*La porte du cachot est brisée, enfoncée à coups de hache et de lévier.*)

SCENE VI ET DERNIÈRE.

EUGÉNIE, DORVAL, LE P. LOUIS, M. FRANCHEVILLE, M. et Mme DE SAINT-ALBAN, les Officiers municipaux, la Garde nationale, PICARD, tous les Domestiques, et du Peuple.

LE P. LOUIS, *montrant Dorval à M. Francheville.*

Le voilà, le malheureux ! le voilà ! une femme !

DORVAL.

Ciel !

M. FRANCHEVILLE, *s'élançant dans ses bras.*

O mon ami !.... (*Il apperçoit Eugénie, et recule un pas.*) Que vois-je ?

EUGÉNIE, *se jetant à son cou.*

C'est Eugénie !

M. et Mme DE SAINT-ALBAN.

Ma fille !.... ma fille !.... mon Eugénie !...

EUGÉNIE, *la serrant dans ses bras.*

O ma mère !.... ma mère !.... revoyez-moi.... ne me haïssez plus...

Mme DE SAINT-ALBAN, *revenant à elle.*

Te haïr, éternelle justice !.... vous avez vu mon crime, et c'est ainsi que vous me punissez !...

(*Elle se précipite aux genoux de sa fille.*)

Pardonne à ta mère.... pardonne-lui...

EUGÉNIE.

Prenez-moi contre votre cœur...

(*Elles restent dans les bras l'une de l'autre. Tous les domestiques s'empressent auprès d'Eugénie, ils lui baisent la main, les vêtemens... Elle embrasse Picard, la femme de charge; elle fait à tous les plus tendres caresses.*

M. FRANCHEVILLE.

O mes concitoyens, vous voyez les bienfaits de la loi; vous jugez quels abus affreux elle a détruits... vous connaissez à présent l'homme exécrable qui usurpa si long-temps votre estime et votre confiance... Il est enfin détruit ce pouvoir inique, cet empire odieux, que depuis si long-temps a fondé l'imposture... et l'auteur de tant d'atrocités va subir les peines qui lui sont dues.

Mme DE SAINT-ALBAN.

Ma fille... mon Eugénie!... par quel prodige?....

LE P. LOUIS.

Vous saurez tout... mais mademoiselle a souffert si long-temps... Venez... arrachons-la de ce séjour effroyable.

DORVAL, *pressant le P. Louis dans ses bras.*

Mon ami... mon libérateur!...

M. FRANCHEVILE.

C'est à lui que nous devons tout... Sans lui nous n'eussions jamais découvert l'entrée de ces cachots impénétrables.

LE P. LOUIS.

Ils n'ont rien négligé pour les dérober à mes regards. Mais ils me haïssaient et je craignais tout de leur vengeance. Une juste défiance m'a fait suivre leurs pas, observer leurs démarches, et descendre, invisible à leurs yeux, jusqu'aux portes de ces cachots épouvantables.

EUGÉNIE, *au P. Louis.*

Ah! ma reconnaissance!...

Mme DE SAINT-ALBAN, *au même.*

Ma vie entière...

M. DE SAINT-ALBAN, *au même.*

Mon amitié, ma fortune...

TOUS.

Nos cœurs, tous nos cœurs...

LE P. LOUIS.

J'ai protégé l'innocence, j'ai défendu la cause de l'humanité, j'ai fait mon devoir, je suis récompensé... Sortons de ces funestes lieux..... Vous allez vous unir par des nœuds éternels ; et moi je vais briser les chaînes que la violence m'imposa si long-temps... On m'avait fait un besoin de l'égoïsme, un devoir du mensonge, une loi de l'hypocrisie... Un décret bienfaisant me rend à la vérité, à ma patrie, à la nature !..... *La toile tombe.*

Fin du quatrième et dernier acte.